



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

La Bibliotheque Des Predicateurs

Qui Contient Les Principaux Sujets De La Morale Chrétienne, Mis par ordre
alphabétique

D - H

Houdry, Vincent

Lyon, 1716

Etude, Science, érudition. L'ut lité, le bon usage qu'on en doit faire, & la
fin qu'on s'y doit proposer, &c.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-75863](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-75863)

re. Ce qui gagne le cœur des gens, la revolve. La bonne fortune lui déplaît, la modestie même la blesse, la reputation d'autrui fait son supplice; il suffit de n'être pas malheureux pour être criminel à son tribunal. Soupçons injurieux, interprétations malignes, plaisanteries piquantes, médisances noires, calomnies, supercheries, affronts, tout ce qui peut nuire est à son usage. L'envie est aussi ancienne que le monde. Abel en a été la première victime. On a beau faire, elle ne se reconciliera jamais avec les gens de bien; mais les gens de bien doivent-ils craindre une passion si méprisable, sur-tout depuis qu'elle n'a pas même respecté ni épargné le Sauveur du monde? La vertu est son ennemie irréconciliable, & elle est toujours son écueil. *Le Pere Croiset, second Tome de ses Reflexions spirituelles.*

Malignité de l'envie pour rabaisser le mérite d'autrui.

Loüer quelqu'un en présence d'un envieux, c'est allumer sa bile. Que de tours malins pour ne faire voir la vertu des autres que dans un faux jour! que d'artifices pour rabaisser le mérite! Son indignation, son mépris passe jusques sur ceux qui pensent plus charitablement que lui. Il ne regarde jamais de bon œil tout ce qui brille. Trop de lumière blesse des yeux malades. On a beau agir par les motifs les plus épurez. Un envieux va fouiller dans le cœur, & veut toujours y trouver des intentions défectueuses; il ne veut pas se persuader que les autres soient meilleurs que lui. Tout est soumis à la malignité de sa censure; on en devient l'objet dès qu'on a une vertu applaudie; & c'est encourir sa disgrâce que de faire son devoir avec succès & approbation. *Le même.*

La jalousie approche fort de l'envie.

La jalousie est une envie mitigée; elle n'en a pas tout le fiel, mais elle en a presque toute la malignité. C'est un venin, mais si subtil, & si bien préparé, qu'on ne s'aperçoit pas même quand il opere. Ce ne sont pas de ces aversions éclatantes, de ces médisances chagrines, de ces invectives impetueuses, ni de ces tristesses noires & piquantes qu'on ne sauroit dissimuler: c'est un froid muet, c'est un souris malicieux, c'est un mépris secret, c'est une interprétation maligne, qui font assez connoître combien le mérite des autres déplaît. Les personnes qui vivent en communauté ont souvent de la jalousie, dès qu'elles n'ont pas de la vertu. Les heureux progrès que font les uns, rendent un peu trop visible la fainéantise des autres qui courent avec moins de succès la même carrière. Les distinctions font un sujet de chagrin à

tous ceux qui se croient égaux. On n'aime pas tant de reputation dans ceux avec qui l'on vit, & dont le mérite déplaît. Trop de bruit inquiète toujours ceux qui se reposent. La vérité est qu'on craint de servir d'ombre à rehausser l'éclat des autres, & c'est ce qui fait que tant de gens prennent plaisir à l'obscurcir. Dans un bon esprit, dans un cœur chrétien, ce petit orgueil sert d'aiguillon à la vertu, & produit de l'émulation; dans une ame basse, il dégénere en jalousie. *Le même.*

Quand on a les mêmes obligations que ceux qui sont plus réguliers, on trouve dans leur régularité une leçon fâcheuse qui instruit plus qu'on ne veut; on y trouve un reproche secret qui humilie; & voilà ce qui rend chagrins les imparfaits. C'est pourquoi toutes les personnes qui font profession de piété, ne sont pas toujours exemptes de ce vice. Une dévotion peu solide nourrit de grands défauts. Dès que l'humilité ne regne pas dans le cœur, la jalousie y trouve toujours place. A la vérité elle n'y paroît pas sous ce nom, elle ne seroit pas bien reçue; l'amour propre, avec qui elle est d'intelligence, lui fournit abondamment de quoi se déguiser. On sent une aversion secrète contre certaines gens, qu'une piété édifiante distingue plus qu'on ne voudroit. On ne sauroit estimer leur vertu; on ne trouve en eux qu'un fort médiocre mérite. Combien applaudit-on à ceux qui ont les mêmes sentimens! On est si aise quand on s'aperçoit que leur dévotion n'est pas du goût de tout le monde. *Le même.*

La jalousie se trouve souvent dans les personnes qui font profession de dévotion.

L'envieux d'ordinaire, quand sa passion est à son comble, s'irrite & s'anime à proportion qu'il voit augmenter la reputation de celui qui en est l'objet; il n'y a rien qu'il n' imagine pour en ternir la gloire, & pour arrêter l'approbation que les hommes lui donnent. Quand la violence ne réussit pas, il employe l'artifice, & il n'y a point de fraude & de tromperie, dont il ne se serve pour surprendre celui qu'il ne sauroit terrasser, qu'il ne sauroit abatre à force ouverte. C'est ce que les Pharisiens firent à l'égard du Sauveur. Il les avoit si souvent confondus par la grandeur & la multitude de ses miracles, par la sublimité & par la sainteté de sa doctrine, que n'osant plus l'attaquer d'une manière déclarée, qui eût tourné à leur honte, ils tâcherent souvent de le surprendre avec des paroles empoisonnées, ayant le fiel de l'aspic sur les lèvres, afin de le faire tomber dans des pièges, auxquels ils s'imaginèrent qu'il ne s'attendoit pas. *Sermon manuscrit.*

L'envieux tente toutes sortes de moyens pour perdre ou pour décrier ceux à qui il porte envie.

ETUDE, SCIENCE, ERUDITION.

L'UTILITE', LE BON USAGE QU'ON EN DOIT FAIRE,
& la fin qu'on s'y doit proposer, &c.

AVERTISSEMENT.

FE ne doute point qu'il ne vienne d'abord dans la pensée, que ce sujet n'est nullement propre de la chaire, qui est faite pour instruire, & pour exhorter à bien vivre, & non pour apprendre à devenir sçavant; outre que le bon usage qu'on peut faire de la science, ne regarde qu'un tres-petit nombre de ceux qui écoutent un discours sur cette matière. Ce sujet néanmoins peut estre tres-utile dans une assemblée d'Ecclesiastiques, dans une conférence de Prestres, dans une exhortation particuliere à des gens d'étude, à ceux qui sont chargez d'instruire & d'enseigner, & à tous ceux qui par leur état, & par leur ministère sont obligez d'estre sçavans.

La

La fin & le but qu'on se doit proposer en traitant ce sujet, est de bien faire sentir que la science, quelque indifferente qu'elle soit pour le salut, est cependant d'un tres-grand secours pour se sanctifier soi-mesme, & pour travailler à la sanctification des autres, & un instrument dont la vertu, la devotion, le zele & la charité peuvent faire un excellent usage. Il faut seulement remarquer, que quoi que nous parlions ici de la science en general, sans en specifier aucune en particulier, on doit cependant toujours entendre telle qui convient à l'état qu'on a embrassé, qui est utile au public, qui peut servir à devenir plus vertueux, & qui consiste proprement, à estre parfaitement instruit de tout ce qui est nécessaire pour remplir les devoirs de sa profession & de son emploi. C'est pourquoi on exclut toutes celles, qui n'ont pour fin, qu'une vaine curiosité, & qui n'ont nul rapport au salut, ni au bien public, ou particulier de ceux qui s'y adonnent.

Comme nous parlons en mesme temps de l'étude, qui est le moyen de devenir sçavant, nous ne prétendons pas tracer une methode d'étudier, mais seulement apporter les motifs qui peuvent exciter à soutenir le travail qui est inseparable de cet exercice, & à ne se point rebuter pour les difficultez qui s'y rencontrent; en telle sorte néanmoins qu'on ne se relache point dans la pratique de la vertu, qui est l'unique écueil qu'il y a à craindre; mais qu'on regarde toujours l'étude & la science comme un moyen pour acquerir la sainteté.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers desseins & Plans de discours sur ce sujet.

I Sur l'étude & la science par rapport à ceux qui doivent s'employer au salut du prochain, tels que sont ceux qui sont pour être un jour Pasteurs, Directeurs, Prédicateurs, &c. on peut leur montrer : 1°. Que sans une bonne & sainte intention dans leurs études, jamais ils ne se rendront capables, ni n'acqueriront la science nécessaire pour ces grands & saints emplois. 2°. Que quand même ils se rendroient capables, & que par un travail assidu ils acquereroient toute la science nécessaire, ils n'en feront jamais un bon & saint usage, ni pour leur salut, ni pour celui du prochain; ce sont les deux parties de ce discours.

Pour la premiere, je dis que sans une bonne intention dans ses études, telle que seroit le desir de se rendre capable de travailler un jour à la gloire de Dieu, de se rendre utile au public, & de se sauver en aidant à sauver les autres, jamais on ne se rendra capable de ces emplois, ni on n'acquerira la science nécessaire pour cela. 1°. Parce que sans le secours du ciel, tout leur travail sera inutile. Il est de la foi, que nous avons besoin de ce secours pour toutes choses, & que sans cela il est impossible de réussir, & particulièrement dans les sciences, où nous avons plus de besoin qu'il nous éclaire l'esprit; car si dans la profession des armes, on implore le secours du ciel avant que de livrer combat, persuadé que l'on est, que c'est Dieu qui donne la victoire, dont l'on est assuré, lors qu'on est assez heureux pour l'avoir mis dans son parti, & c'est pour cela qu'on l'appelle le Dieu des Armées. Or il n'est pas moins le Dieu des sciences: *Deus scientiarum Dominus est*. Or Dieu donnera-t-il ce secours si nécessaire pour y réussir, n'ayant pas intention de s'en servir pour sa gloire? Nous donnera-t-il des armes pour combattre contre lui? favorisera-t-il des desseins qui sont directement contre son service? &c. 2°. Il est de l'interêt de Dieu, & de celui qui ne se porte à l'étude que par des motifs humains, d'empêcher le progrès qu'on y pourroit faire, puisque la mauvaise fin qu'on s'y propose, tourne à notre perte & à abuser d'un don de Dieu pour l'offenser; & ainsi autant qu'il est jaloux de sa gloire, & qu'il a de passion pour notre salut, qu'il regarde comme son

Tome II

propre bien, autant est-il intéressé de s'opposer au succès que nous prétendons, ayant mille moyens pour cela, que nous attribuons à toute autre cause. Vous peniez acquerir de l'honneur & de la gloire, vous faire une belle reputation par le moyen de votre science, de vous élever aux charges & aux dignitez de l'Eglise, d'être considéré sur le pied d'un grand Theologien, d'un Orateur éloquent, d'un Directeur éclairé, d'un homme consommé en toutes sortes de sciences, & il n'a qu'à vous envoyer une longue maladie ou une infirmité habituelle; voilà vos études arrêtées & tous vos desseins renverrez. 3°. Parce qu'il n'y a qu'une bonne & sainte intention, qui nous puisse faire appliquer à l'étude des sciences nécessaires aux emplois, que demande le ministère auquel nous nous destinons; tous les autres motifs n'étant pas assez puissans pour nous faire vaincre les obstacles, & dévorer les difficultez qui se trouvent dans certains genres d'études. L'ambition, par exemple, nous fera employer tout notre temps à des études prophanes, à apprendre des langues nouvelles, au lieu d'étudier à fond celles qui sont nécessaires pour confondre les Herétiques, & défendre l'Eglise. Si c'est la curiosité qui est la fin & le motif de notre application à l'étude, elle nous appliquera à apprendre l'histoire de nos jours, les plus beaux traits des Anciens, pour briller dans la conversation, au lieu de lire les Peres, d'étudier les Conciles, de posséder l'histoire Ecclesiastique. L'interêt à la verité peut avoir plus de force sur nous pour nous appliquer aux sciences qui peuvent plus facilement nous donner entrée aux benefices, & aux dignitez de l'Eglise, je l'avoué; mais comme on ne cherche pas à en remplir les devoirs, & qu'on a tout un autre dessein, on se contente de sçavoir les moyens d'y parvenir, & de s'y maintenir, avec une science superficielle, puisqu'on n'a pas dessein d'en faire un grand usage, &c.

Seconde partie. Je dis en second lieu, que quand même avec une mauvaise intention, on pourroit par un travail constant, & assidu, se rendre capable du ministère où l'on aspire, & acquerir toute la science qui est nécessaire pour remplir les obligations, qui y sont attachées. 1°. Cette science sera

Gg

inutile au salut du prochain ; pourquoi ? Parce que, quoi que dans l'ordre de la grace, aussi-bien que dans celui de la nature, il se serve quelquefois des choses les plus opposées aux effets qu'il veut produire ; néanmoins dans les voyes ordinaires de sa Providence, il ne se sert point des personnes entêtées de leur propre gloire pour procurer la sienne, ni des pecheurs pour convertir d'autres pecheurs. Or changera-t-il l'ordre de sa Providence, pour exécuter ses desseins, qui sont le salut des ames, & de se faire connoître, & honorer, pour favoriser l'intérêt & l'ambition de ceux qui en ont de tout contraires ; qui se sont intrus dans un ministère où il ne les appelle pas ? 2°. Le bon exemple & la sainteté des mœurs contribuent plus à la sanctification des autres que la science ; des gens qui se sont ingérez dans de saints emplois avec des intentions mauvaises, & qui n'en ont pas de meilleures en les exerçant, sont-ils des instrumens propres à faire un grand fruit, & de grandes conversions ? 3°. La science acquise & débitée avec des vûes vicieuses, au lieu de profiter au prochain, tournera enfin au malheur de celui qui en abuse, en la faisant servir à son ambition, parce qu'elle le rend coupable, & inexorable au jugement de Dieu, pour ne pas pratiquer lui-même ce qu'il enseigne aux autres, &c.

I I.

On peut prendre pour dessein d'un discours, l'heureux accord de la science avec la vertu & la sainteté, en faisant voir. 1°. Ce que la sainteté de vie contribue pour devenir sçavant. 2°. Le grand secours qu'on tire de la science pour devenir un grand saint.

Première partie. Je sçai bien que c'est un reproche que l'on fait assez ordinairement aux sçavans, d'apporter plus de soin à cultiver leur esprit par de belles connoissances, que leur volonté par de solides vertus, qui seules méritent d'être considérées devant Dieu. Je veux croire que ce reproche n'est pas sans fondement, puisque l'expérience même l'autorise, & qu'on en donne plusieurs raisons. Mais quelque plausibles qu'elles soient, je soutiens que bien loin que la science & la sainteté soient incompatibles, ou qu'il y ait quelque opposition entre ces deux belles qualités ; qu'au contraire, elles se prêtent l'une à l'autre, & se sont mutuellement d'un puissant secours pour parvenir à la perfection propre de chacune en particulier, & pour commencer par ce que la sainteté contribue à la science, je dis. 1°. Qu'elle est la disposition la plus favorable pour l'obtenir de Dieu, puisque c'est un don, qu'il accorde à la prière, comme témoigne le Sage par son propre exemple : *Operavi, & datus est mihi sensus : invocavi, & venit in me spiritus sapientia.* Or qui peut douter que la sainteté des mœurs, l'innocence de la vie, la fidélité au service de Dieu, ne soit la meilleure disposition pour obtenir ce riche présent, & que Dieu ne l'accorde plus volontiers à ses amis, qu'aux pecheurs qui n'en abusent que trop souvent ? 2°. La sainteté perfectionne la science, en corrigeant les défauts qui semblent lui être naturels ; sçavoir, l'orgueil, l'ambition, la jalousie, les contentions, le mépris des autres, & l'attachement à son propre sens. 3°. Elle élève la science, en la rendant sainte elle-même, d'indifférente qu'elle est de sa nature, parce qu'elle la fait servir à la gloire de Dieu, & sanctifier par le bon usage

Première
partie.

Sap. 7.

ge qu'elle en fait faire, &c.

Je dis en second lieu, que la science contribue réciproquement à la sainteté. Car quoi que ces deux choses soient d'un ordre bien différent, & qu'on ne puisse pas dire que la science soit absolument nécessaire pour être saint, c'est pourtant une vérité constante, que quand elle fait alliance avec la vertu, elle est d'un merveilleux avantage, & d'un puissant secours à la sainteté. 1°. Parce qu'elle l'empêche de tomber dans l'erreur, & de donner dans l'illusion, ce qu'il est difficile d'éviter sans être sçavant, ou sans suivre la décision & le conseil des sçavans ; de manière que le premier service que la science rend à la sainteté, c'est de la conduire sûrement, & empêcher qu'elle ne s'égare dans la voye de la justice : *Iustum deduxit Dominus per vias rectas, & ostendit illi regnum Dei.* 2°. La science rend la sainteté féconde, de stérile qu'elle est ordinairement ; c'est-à-dire, qu'un saint qui n'est pas sçavant, n'est que pour lui-même ; mais quand la sainteté est jointe avec la science, elle se répand sur le prochain, & est capable de convertir & de sanctifier des villes & des peuples entiers. 3°. Ajoutez enfin en troisième lieu, que la science sert à donner le credit & l'autorité nécessaire à la sainteté, afin de réussir dans toutes les entreprises pour la gloire de Dieu & pour le service de l'Eglise, &c. Et pour fruit de ce discours, il faut conclure que ce n'est pas assez d'avoir les lumières de la science, si l'on n'a l'ardeur de la charité ; que la science sans la sainteté ne sert qu'à nous rendre plus coupables devant Dieu, au lieu que jointe à la vertu & à la sainteté en cette vie, elle nous fera briller dans la gloire comme des astres durant toute l'éternité. Tiré du Panegyrique de Saint Thomas d'Aquin, de l'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne.

Seconde
partie.

L'ETUDE est un emploi & une occupation pour quelques-uns, un divertissement & un plaisir pour les autres, & pour d'autres un rude travail & une espèce de supplice ; sur quoi il faut montrer :

III.

1°. A ceux qui n'étudient que pour s'occuper & pour passer le temps, que ce n'est pas assez d'éviter l'oisiveté par l'étude ; mais que pour étudier chrétiennement il faut se proposer une bonne fin, qui doit être de se rendre capable de remplir les devoirs de son état.

2°. A ceux qui n'étudient que par divertissement, & qui se font un plaisir de l'étude, qu'au lieu que ce plaisir soit permis, & ce divertissement digne d'un Chrétien, ils ne doivent pas s'appliquer uniquement à des choses curieuses, inutiles, même dangereuses, qu'il seroit plus avantageux d'ignorer.

3°. A ceux qui regardent l'étude, à quoi ils n'ont nulle inclination, comme un rude travail, qu'ils sont obligés d'entreprendre par nécessité ; il faut leur montrer, que c'est un exercice d'un mérite d'autant plus grand, qu'ils y ont de repugnance, & qu'ils y trouvent de difficulté, & ensuite un moyen de se sanctifier, pourvu qu'ils ne se rebutent point d'un travail si pénible, qui peut être appelé une vie laborieuse & pénitente.

L'ETUDE peut être considérée par rapport à Dieu, au prochain, & à nous-mêmes.

IV.]

1°. Par rapport à Dieu, afin qu'elle lui soit agréable, elle doit être entreprise par un saint motif, de se rendre capable de le

PARAGRAPHÉ PREMIER.

351

VII.

servir, & de travailler pour sa gloire, &c.

2°. Par rapport au prochain, il faut apprendre les sciences propres à faire du fruit, à l'instruire de ses obligations, & à lui enseigner à bien vivre.

3°. Par rapport à nous-mêmes, l'étude doit être accompagnée de piété & de dévotion, afin de nous rendre meilleurs & plus vertueux.

V.

1°. L'ETUDE & la science qui a les conditions qu'on demande dans un Chrétien, peut nous rendre saints devant Dieu, par le bon usage qu'on en peut faire.

2°. Elle peut servir à nous rendre plus honnêtes gens dans le monde, en nous acquittant plus parfaitement de nos devoirs, tant publics que particuliers.

3°. Elle peut nous rendre utiles à l'Eglise & à la Religion en plusieurs manières.

VI.

SUR ces paroles du Sage : *Vani sunt homines, in quibus non subest scientia Dei.* Sap. 13.

1°. Que la science est vaine, inutile, & souvent dangereuse, si elle n'a Dieu pour objet, si l'on n'a en vûe de s'en servir pour sa gloire, ou si l'on ne s'en sert pour s'attacher plus fortement à Dieu. C'est pourquoi elle rend les hommes vains, orgueilleux, pleins d'estime pour eux-mêmes, & de mépris pour les autres, &c.

2°. Mais aussi la science qu'on apprend en vûe de Dieu, & qui a pour objet les perfections & les veritez qu'il nous a révélées, est le moyen de lui rendre de plus importants services, & de nous porter à l'aimer plus ardemment.

SUR ces paroles de l'Ecclesiastique, ch. 1. *Fili concupiscens sapientiam, conserva justitiam, & Deus præbebit illam tibi.* Que la justice, c'est-à-dire, la vertu, & la probité, est le meilleur & le plus efficace moyen d'acquiescer la science.

1°. Parce que Dieu se communique volontiers à ses amis, & à ceux qui le servent, comme témoigne l'Ecriture; c'est pour quoi il leur fait part de ses lumieres : *Accedite ad eum, & illuminamini.*

2°. Parce que Dieu benit leur travail, & fait qu'ils profitent plus dans les sciences, & y réussissent mieux en peu de temps, que ceux qui étudient davantage.

3°. Parce que le Seigneur, qui est le Dieu des sciences, comme l'appelle l'Ecriture, les donne pour récompense à ceux qui le servent, & qui en font un bon usage, comme il a fait à tant de Saints.

VIII.

1°. LA science est un des plus excellents moyens de nous sanctifier, & de sanctifier les autres par le bon usage qu'on en peut faire; comme de mediter les veritez celestes, de s'élever en Dieu, par la connoissance des créatures, d'instruire le prochain, d'avoir occasion d'exercer son zele, de défendre l'Eglise, &c.

2°. C'est l'instrument de la perte des sçavans orgueilleux qui en abusent, comme le premier des Anges, les anciens Philosophes, dont parle Saint Paul, & comme les heretiques de tous les temps, qui s'en sont servis pour seduire les autres.

PARAGRAPHÉ SECONDE.

Les sources où l'on peut trouver de quoi remplir ces Desseins, & les Auteurs qui en traitent,

Les Saints Peres,

Saint Augustin, l. 4. *Confess.* c. 16. déplore amplement le mauvais usage qu'il avoit fait de son esprit & de sa science.

Le même, l. 5. *Confess.* c. 4. montre que la seule connoissance de Dieu nous peut rendre heureux.

Le même, dans le prologue du quatrième livre de la Trinité, montre que la connoissance de soi-même est préférable à toutes les autres sciences.

Le même, *Serm.* 53. de *Verbis Domini*, montre en quoi, & en quelle maniere la science nous peut être utile.

Le même, *lib.* 12. & 13. de *Trinitate*, montre & explique la difference qu'il y a entre la sagesse & la science.

Saint Ambroise, l. 2. de *Abraham*, c. 10. sous le nom de la sagesse, parle de l'étendue & de l'utilité de la science.

Saint Gregoire, l. 1. *Dialog.* c. 1. donne des marques pour connoître si quelqu'un a la science du Saint Esprit.

1. ad Corinth. c. 12.

Le même, *Homil.* 18. in *Ezechielem*, expliquant ces paroles aux Corinthiens : *Alii datur per Spiritum sermo sapientie, alii autem sermo scientie*, montre qui sont ceux qui ont reçu du Saint Esprit, la parole de la sagesse, & la parole de la science.

Le même, sur ces paroles de Job : *Seram, & alius comedet*, montre que les Docteurs & les sçavans, dont les mœurs ne répondent pas à leur doctrine, fement pour les autres, & non pour eux-mêmes.

Job. 36.

Le même, sur ces paroles de Job : *Qui auferit stillas pluvie, & effundit imbres ad instar gurgitum*, montre qu'il y a trois sortes de sçavans

Tome II

vans; les premiers, qui ont de la probité & de la sainteté, mais qui n'enseignent point; les seconds, qui vivent bien, & qui enseignent les autres à bien vivre; les troisièmes, qui vivent mal, & qui cependant instruisent & enseignent les autres.

Saint Bernard, *Serm.* 36. *super Cant.* est celui de tous les Peres qui parle le plus amplement de notre sujet: il montre que la science est utile, quoi qu'il lui préfère la charité; les services que les Docteurs rendent à l'Eglise; les vices qu'il y a à craindre dans la science; il explique enfin quelle doit être la science d'un Chrétien, & en quel ordre il la faut acquiescer.

Hugo, *lib.* 5. *didasc.* rend raison pourquoi de tant de personnes qui s'appliquent à l'étude, il y en a si peu qui deviennent sçavans.

Blosius, *epist.* 76. blâme un Ecclesiastique, qui dans sa vieillesse s'amusoit à des sciences profanes, inutiles, & indignes d'un homme de sa profession.

Saint Eucher, *epist. pagan. ad Valerianum*, exhorte Valentin de s'appliquer plutôt à l'étude de la Morale Chrétienne, que des préceptes de la Philosophie payenne: & lui fait sentir combien l'une est plus utile & plus avantageuse que l'autre pour devenir vertueux.

Grenade, dans le traité de l'Oraison, ch. 4. §. 10. parle du desir excessif de la science & de l'étude, qu'il met entre les obstacles à l'esprit de l'Oraison.

Les Livres spirituels & autres,

Le Pere Haineuve, Tome second des réponses aux demandes de la vie spirituelle, traité 18. de la temperance, parle de la vertu de studiosité.

Gg 2

Dans les Essais de Morale, volume second, il y a un traité de la maniere d'étudier chrétiennement.

Le Pere Chahu, livre de la science du salut, traité de la poursuite du bien, art. 4. parle de l'excellence de la doctrine du Sauveur au dessus de toutes les autres.

Hieronimus Platus, partie 3. de bono status religiosi, cap. 11. parle de la joye & du plaisir que l'on trouve dans la connoissance & dans l'étude des lettres.

Le Pere Senault, dans l'usage des passions, lorsqu'il traite du mauvais usage du plaisir, montre que quelque avantage qu'ait la science sur les autres biens naturels, elle ne peut faire la félicité de l'homme.

Le même, dans le livre intitulé : *L'homme criminel*, neuvième discours, montre que la science tire son incertitude & son obscurité du péché originel.

Guillelmus Baldefanus, livre intitulé : *Stimulū virtutum*, l. 3. c. 25. montre que celui qui s'applique à l'étude, doit joindre la science des choses saintes, avec les autres sciences.

Le Pere Theophile Renaud, Tome quatrième de ses ouvrages, où il traite de *virtutibus & vitiiis*, liv. 6. sect. 2. ch. 3. traite à fond de la vertu de studiosité, & de la science, des moyens de l'acquérir, & des motifs qui peuvent y exciter.

Raynerius de Pisis, *Titulo studium*, traite en deux chapitres, tout ce qui regarde cette matiere.

Antonius Possivinus, in *Bibliotheca selecta Ludovicus Vives, & alii permulti, tractant de studendi arte & ratione*.

Le Recueil des Pièces présentées à l'Aca-

demie François, en l'année 1673.

Olorius, *Tom. 5. concio habita ad scholasticos, de ratione & ordine studendi*.

Stapletonus, in *Dominic. 12. post Pentecosten, textu secundo*, montre qu'il faut nécessairement joindre la vertu avec la science & la doctrine.

Mon sieur Lambert, dans ses discours sur la vie Ecclesiastique, en a deux sur la science.

Le Pere Duneau, dans ses Sermons sur les Evangiles de l'année, sur le Dimanche dans l'octave de l'Epiphanie, où il montre qu'il faut faire un bon usage de la doctrine & des sciences, & se donner de garde des abus qui s'y commettent.

Monsieur de la Font, dans ses Entretiens Ecclesiastiques, pour le sixième Dimanche après Pâques, parle de l'ignorance des choses qu'on est obligé de sçavoir, & ne l'excuse point de peché.

Dans les Essais de Panegyriques, Tome premier & second, Panegyriques de Saint Augustin & de Saint Thomas, il y a beaucoup de choses sur le bon usage de la science.

L'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, Tome 3. des sujets particuliers, a un Sermon, où il parle du saint usage qu'on doit faire de la science.

Le même, dans le Panegyrique de Saint Thomas, fait voir que la sainteté contribue à rendre une personne sçavante; & réciproquement, de quel avantage est la science pour devenir saint.

Grenade, dans ses Lieux communs, titulo, *Scientia*.

Bulée, in *Panario, tit. sapientia*.

Spanner, *Poliambra sacra, tit. scientia*.

Les Prédicateurs anciens & modernes.

Ceux qui ont fait des recueils sur cette matiere.

PARAGRAPHE TROISIEME.

Passages, exemples, & applications de l'Ecriture sur ce sujet.

Docete me, & ego tacebo, & si quid forte ignoravi, instruite me. Jobi 6.

Sapientiam, atque doctrinam stulti despiciunt.

Proverb. 1.

Ubi non est scientia anime, non est bonum.

Proverb. 19.

Disciplinam & scientiam doce me. Psalm.

118.

Deus, scientiarum Dominus est. 1. Reg. c. 2.

Sapientes abscondunt scientiam. Proverb. 10.

Imprudens odium scientiam. Proverb. 1.

Labia sapientis disseminabunt scientiam.

Proverb. 15.

Vas pretiosum labia scientia. Proverb. 20.

Cor rectum inquirit scientiam. Proverb. 27.

Impius ignorat scientiam. Proverb. 29.

Cor sapientis querit doctrinam. Proverb. 15.

Qui vitat discere, incidet in mala. Prov.

17.

Quid necesse est homini majora se querere, cum ignoret quid conducat sibi in vita sua? Eccl. 7.

Cuncta tentavi in sapientia. Dixi: Sapienter efficiar: & ipsa longius recessit à me, multo magis quam erat: & alta profunditas, quis inveniet eam? Eccl. 7.

Proposui in animo meo querere & investigare sapienter de omnibus, que sunt sub sole. Hanc occupationem pessimam dedit Deus filiis hominum, ut occuparentur in ea. Eccl. c. 1.

Qui addit scientiam, addit & laborem. Ibid.

Intellexi quod omnium operum Dei nullam possit homo invenire rationem eorum, que sunt sub sole, & quanto plus laboraverit ad querendum, tanto minus inveniat. Eccl. 8.

Enseignez-moi, & je me tairai; & si j'ai ignoré quelque chose, instruisez-moi.

Ces insensés méprisent la sagesse & la doctrine.

Où la science de l'ame n'est point, il n'y a nul bien.

Donnez-moi un bon sens, & enseignez-moi ce que je dois sçavoir.

Le Seigneur est le Dieu des sciences.

Les sages cachent leur science.

Les imprudens haïront la science.

Les lèvres du sage répandront la science comme une semence.

Les lèvres sçavantes sont un vase précieux.

Le cœur droit cherche la science.

Le méchant & l'impie veut tout ignorer.

Le cœur du sage aime & cherche la science.

Celui qui évite d'apprendre, ne pourra éviter bien des maux.

Qu'est-il nécessaire à un homme de chercher ce qui est au-dessus de lui, lui qui ignore ce qui lui est avantageux en sa vie?

J'ai tenté tout pour devenir sage; j'ai dit en moi-même, je deviendrai sage, & la sagesse s'est retirée loin de moi, encore beaucoup plus loin qu'elle n'étoit auparavant. O combien est grande sa profondeur, & qui la pourra fonder?

J'ai résolu en moi-même de rechercher, & d'examiner avec sagesse ce qui se passe sous le soleil. Dieu a donné aux hommes cette fâcheuse occupation, qui les exerce pendant leur vie.

Plus on a de science, plus on a de peine.

J'ai reconnu que l'homme ne peut trouver aucune raison de toutes les œuvres de Dieu, qui se font sous le ciel; & que plus il s'efforcera de la découvrir, moins il la trouvera.

Quid mihi prodest quod majorem sapientia dedi operam? Locutusque cum mente mea, animadverti quod hoc quoque esset vanitas. Eccl. 2.

Difficile estimamus quae in terra sunt: & quae in prospectu sunt invenimus cum labore. Quae autem in caelis sunt, quis investigabit? Sapient. 9.

Esse mansuetus ad audiendum verbum, ut intelligas, & cum sapientia proferas responsum verum. Eccl. 5.

Vani sunt homines, in quibus non subest scientia Dei. Sapient. 13.

Ornamentum aureum prudenti doctrina. Eccl. 5.

Divitia salutis sapientia & scientia. Isa. 33. Scientiam eorum stultiam facit. Isa. 44.

Ego Dominus Deus tuus docens te utilia. I. Saïx 48.

Non est scientia Dei in terra. Osee 4. Quia tu repulisti scientiam, repellam te, ne sacerdotio fungaris mihi. Ibidem.

Qui docti fuerint, fulgebunt quasi splendor firmamenti: & qui ad justitiam eruditi sunt multos, quasi stelle in perpetuas aeternitates. Daniel. 12.

Ad dandam scientiam salutis plebi ejus. Luc. 1. Testimonium perhibeo illis quod amulationem Dei habent, sed non secundum scientiam. Ad Roman. 10.

Scientia inflat, charitas vero aedificat. 1. ad Corinth. 8.

Si habuero omnem scientiam, charitatem autem non habuero, nihil sum. 1. ad Corinth. c. 13.

In quo sunt omnes thesauri sapientiae, & scientiae absconditi. Ad Colossens. 2.

Circumferuntur omni vento doctrina. Ad Ephes. 4.

Hoc oro, ut charitas vestra magis ac magis abundet in scientia & in omni sensu. Ad Philipp. 1.

Semper discentes, & nunquam ad scientiam veritatis pervenientes. 2. ad Timoth. 3.

Scienti bonum facere, & non facienti, peccatum est illi. Jacobi 4.

Scientia sanctorum, prudentia. Proverb. 9.

Si quis vestrum indiget sapientia, postulet à Deo. Jacob. 1.

Requiescet super eum spiritus scientiae, & pietatis. Isaïx 11.

Quam magnus, qui invenit sapientiam, & scientiam! Eccl. 25.

Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, & hunc crucifixum. 1. ad Corinth. c. 2.

Que me servira de m'être plus appliqué à la sagesse? Et m'étant entretenu de ceci en mon esprit, j'ai reconnu qu'il y avoit en cela même de la vanité.

Nous ne comprenons que difficilement ce qui se passe sur la terre; & nous ne discernons qu'avec peine ce qui est devant nos yeux: mais qui pourroit découvrir ce qui se passe dans le ciel?

Ecoutez avec douceur ce qu'on vous dit, afin d'acquiescer à l'intelligence, & de rendre avec sagesse une réponse qui soit véritable.

Tous les hommes qui n'ont point la connoissance de Dieu, ne sont que vanité.

La science est à un homme prudent, un ornement d'or.

La sagesse & la science sont les richesses du salut. Dieu convaine de folie la vaine science des sages du monde.

Je suis le Seigneur votre Dieu, qui vous enseigne ce qui vous est utile.

Il n'y a point de connoissance de Dieu sur la terre. Comme vous avez rejeté la science, je vous rejetterai aussi; & je ne souffrirai point que vous exerciez les fonctions de votre sacerdoce.

Ceux qui auront été sçavans, brilleront comme les feux du firmament; & ceux qui en auront instruit plusieurs dans la voye de la justice, luiront comme des étoiles dans toute l'éternité.

Pour donner à son peuple la connoissance du salut. Je puis leur rendre témoignage, qu'ils ont du zèle pour Dieu; mais c'est un zèle qui n'est point selon la science.

La science enfle le cœur d'orgueil, mais la charité édifie.

Quand j'aurois toute la science possible, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien.

Jésus-Christ, dans lequel sont renfermez tous les trésors de la sagesse & de la science.

Ce sont des personnes flotantes qui se laissent emporter à tous les vents des opinions humaines.

Ce que je demande à Dieu, est que votre charité croisse de plus en plus en lumière, & en toute intelligence.

Des gens qui apprennent toujours, & qui n'arrivent jamais jusqu'à la connoissance de la vérité.

Celui-là est coupable de péché, qui sçachant le bien qu'il doit faire, ne le fait pas.

La science des Saints est la vraie prudence.

Si quelqu'un manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu.

L'esprit de science & de piété reposera sur lui.

Que celui-là est grand qui a acquis de la sagesse & de la science!

Je n'ai point fait profession de sçavoir autre chose parmi vous, que Jésus-Christ, & Jésus-Christ crucifié.

Exemples tirez de l'Ancien & du Nouveau Testament.

De la science d'Adam, & du desir ambitieux qu'il eut de sçavoir, par où le demon le tenta.

Le premier péché de l'homme a été un desir ambitieux & déréglé de sçavoir, & de se rendre semblable à Dieu par la science, suivant la persuasion du demon: *Eritis sicut Dei, scientes bonum & malum.* C'est pourquoi une des principales punitions de ce premier péché, fut l'ignorance, dont fut frappé l'entendement de ce premier homme, qui fut sçavant pendant qu'il fut innocent; car Dieu qui l'avoit créé à sa ressemblance, & qui en avoit fait le chef-d'œuvre de ses mains, avoit orné son esprit de toutes les connoissances naturelles & surnaturelles, qui étoient capables de le rendre heureux sur la terre, & de l'élever à la contemplation des perfections divines; mais l'ignorance, qui a été la punition de son péché, a passé avec son péché même dans tous les descendans, & la science qui sans ce péché eût été l'appanage de notre nature, ne s'acquiert plus qu'avec une

longue étude, & un pénible travail.

Comme l'ignorance, qui est une des peines du péché du premier homme, est encore la cause de plusieurs autres pechez, & même des plus grands desordres qui sont arrivez dans le monde, & entre autres de l'idolâtrie; Dieu qui a donné un remède aux hommes pour effacer le péché originel, les a aussi pourvus d'un moyen de chasser l'ignorance, qui est la science, soit infuse, comme aux premiers Patriarches, & aux Prophetes de l'ancienne Loi, afin qu'ils puissent instruire le reste des hommes de leurs obligations & de leurs devoirs, soit acquise par une vivacité d'esprit extraordinaire, comme David témoigne qu'il étoit devenu plus sçavant que ses maîtres par une faveur spéciale de Dieu: *Super omnes docentes me intellexi.* Ainsi les autres Prophetes ont reçu le don de science, pour instruire les peuples: & Dieu avoit tel-

De la science des anciens Prophetes.

lement à cœur que ses Ministres se rendissent sçavans, qu'il rebute par un de ses Prophetes, celui qui a negligé la science qui étoit nécessaire pour s'acquitter des fonctions sacerdotales: *Quia tu scientiam repulisti, repellam te, ne sacerdotio fungaris mihi.*

Osee 4.

La science de Salomon,

C'est sans doute une marque que la science est un bien considerable & de grand prix, de voir que Dieu ayant laissé à Salomon le choix de lui demander ce qu'il souhaitoit avec le plus d'ardeur, & promis de le lui accorder, ce genie si éclairé, qui par le seul choix & la seule demande qu'il fit, eût mérité le nom de Sage, ne demande, ni des richesses, ni du pouvoir & de l'autorité, ni de la gloire, ni des plaisirs dont ceux de son âge & de son rang sont si passionnez; mais uniquement la sagesse, c'est-à-dire, la science & la capacité pour gouverner un grand Etat, & pour s'acquitter dignement des devoirs attachés à cette suprême grandeur, où sa providence l'avoit élevé. On sçait combien cette demande fut agréable à Dieu, qui lui accorda ce qu'il demandoit, & y ajouta ce qu'il ne demandoit pas, comme une recompense d'avoir fait un si sage choix. Il obtint donc de la libéralité de Dieu cette sagesse & cette science qui est la plus noble participation de la divinité; mais en quel degré, & quelle en fut l'excellence? Il surpassa en sagesse, dit l'Écriture, tous ceux qui l'avoient précédé; & aucun de ceux qui l'ont suivi n'est parvenu jusques à l'égal. Heureux s'il eût toujours eu devant les yeux la crainte du Seigneur, qu'il appelle lui-même le fondement & le principe de la sagesse? Pour ce qui est de la science, qui est proprement la connoissance des choses naturelles, il ne faut que lire ce que

Proverb.

1. & 9.

l'Écriture en rapporte, pour juger de son étendue; puisqu'outre trois mille Paraboles qu'il composa, & ses ouvrages de Poësie, qui furent plus de mille, il discourut de toutes les plantes, depuis les plus hauts cedres du Liban, jusqu'à l'hyssope, & à la moindre des plantes; de tous les animaux selon la difference de leurs especes. Lui-même avoué, au livre de la Sagesse, que Dieu lui avoit donné la connoissance de l'ordre & de la disposition de l'Univers; des vertus, & des propriétés des éléments; du commencement & de la durée des siècles; des changemens, & des vicissitudes des temps; du cours de l'année; des mouvemens & des influences des astres; de la nature des animaux; de la fierté des bêtes farouches; des différentes pensées des hommes; des differences des simples; des vertus des racines, & de tout ce qui est caché dans les entrailles de la terre, comme sont les mineraux. Il n'y a jamais eu parmi les hommes, si l'on en exempt le Sauveur des hommes, une science plus ample, ni une étendue d'esprit plus vaste. Il faut croire que Salomon s'en est servi quelque temps, pour s'élever à la contemplation du Créateur de tous les êtres; du moins il a reconnu dans les livres que nous avons de lui, que toutes ces connoissances, sans la piété, & la crainte de Dieu, sont inutiles pour le salut; mais aussi l'on ne peut douter qu'elles ne soient infiniment utiles pour nous porter à Dieu, pour connoître nos obligations & nos devoirs; & quand la science a une fois fait alliance avec la vertu, rien ne contribue davantage à notre sanctification, & à procurer la gloire de Dieu.

Il n'est pas nécessaire de parler de la science

de Jesus-Christ entant que Dieu, & le Verbe Éternel; puisque la Foi & la Theologie nous apprennent, qu'il est la sagesse incréée, le terme substantiel de la connoissance que le Pere Éternel a de lui-même, & de tous les êtres créés & possibles, & par conséquent qu'il ne peut rien ignorer. Mais il s'agit de la science qu'il avoit entant que Verbe Incarné; & sans traiter ici une question de Theologie, il suffit de sçavoir que cette science étoit aussi grande qu'elle étoit due à un homme-Dieu; ce qui a fait dire à l'Apôtre, que tous les tresors de la sagesse & de la science étoient renfermez en lui: *In quo sunt omnes thesauri sapientia, & scientia absconditi.* Et cela dès le premier moment que ce Verbe Éternel se fit chair pour notre amour. Que si l'Évangéliste Saint Luc assure, qu'à mesure qu'il croissoit en âge, il croissoit aussi en sagesse & en science; cela se doit entendre d'une science expérimentale qui s'augmente & devient plus parfaite avec l'âge dans tous les hommes. Mais ce qui est à remarquer sur ce sujet, c'est que celui qui sçavoit toutes les choses passées, présentes, & à venir, & qui même pénétrait le fond des cœurs, & à plus forte raison, qui connoissoit tous les secrets de la nature, ce qu'il y a de vrai dans toutes les sciences, & d'utile dans tous les arts; celui-là, dis-je, n'a pas fait un seul discours, qui puisse appliquer l'esprit aux choses du monde; il s'est contenté d'enseigner aux hommes la science du salut, qui étoit la fin de sa mission, en leur laissant le soin d'apprendre par leur travail, les sciences naturelles, autant qu'elles leur seroient utiles pour cette science uniquement nécessaire, qui est celle de leur salut.

Après l'Ascension du Fils de Dieu, le Saint Esprit descendit sur les Apôtres, pour leur enseigner toute vérité, comme le Sauveur leur avoit prédit, & promis: *Cum venerit Spiritus ille veritatis, docebit vos omnem veritatem.* Mais ce divin Esprit ne leur enseigna pas la Philosophie profane, qu'on appelle la recherche de la vérité, & l'étude de la sagesse; quoi qu'il les ait rendus capables de confondre les Sages, & les Philosophes Payens; de desabuser les sçavans de leurs faux préjugés: la science qu'il leur apprit, étoit une science incomparablement plus noble & plus certaine, à laquelle toute la science des sages du siècle n'a pu résister. Ce qui ne veut pas dire que les sciences humaines, qu'on acquiert par son étude & par son travail, soient inutiles; car comme la grace agit ordinairement sur le fond de la nature, la science des choses humaines & des veritez naturelles est une disposition avantageuse pour bien concevoir les veritez divines, & n'est pas d'un petit secours pour bien faire concevoir aux autres, celles qui sont nécessaires au salut.

Quoi que le Sauveur du monde ait appelé à sa suite des gens grossiers & ignorans, tels qu'étoient les Apôtres, dont il s'est servi pour publier sa nouvelle loi, & porter par tout le monde la lumiere de la Foi & de l'Évangile, on ne peut pas dire qu'il ait exclus tout-à-fait de ce glorieux ministère tous ceux qui avoient quelque teinture des sciences; puisqu'il est constant que Saint Paul étoit bien versé dans la loi de Moïse, & nous voyons dans ses Epîtres, qu'il n'étoit pas ignorant des sciences humaines, dont il a fait paroître des traits fort à propos. Saint Luc,

De la science de Jesus-Christ.

Ce que le Saint Esprit enseigne aux Apôtres.

Sapient.

7.

qui avoit été Medecin de sa profession, étant appelé aux fonctions de l'Apostolat, n'avoit pas oublié une science, qui en suppose beaucoup d'autres. Quelques Auteurs rapportent que l'Apôtre Saint Philippe avoit fréquenté les écoles, & étoit celui de tous ceux qui étoient de la suite du Fils de Dieu, qui étoit sçavant, les autres n'ayant aucune teinture des lettres; & parmi les Disciples, on en compte plusieurs qui avoient cultivé les sciences. Il est pourtant vrai que pour l'établissement de la Foi, Dieu ne s'est pas servi de la science des Philosophes, ni de l'éloquence des Orateurs, afin qu'on ne pût attribuer un si miraculeux effet à une autre cause qu'à la puissance d'un Dieu. Mais maintenant que la Foi est établie & répandue par tout le monde, Dieu semble changer de conduite; car

pour conserver la Foi, défendre l'Eglise, combattre les heretiques, maintenir la saine doctrine, affermir les esprits chancelans, que l'erreur & la nouveauté pourroit séduire, il employe les sçavans, les Docteurs, & les personnes les plus éclairées. Aussi voyons-nous, que les Docteurs de l'Eglise Grecque & Latine, ses plus zelez Pasteurs, & ceux qui lui ont rendu plus de services, ont été les plus sçavans, & qu'actuellement on n'admet personne aux ordres sacrez qui n'ait une capacité suffisante: comme dans les siècles précédens, rien n'a plus introduit le relâchement dans la piété, le vice & le libertinage des mœurs dans le Christianisme, que l'ignorance des Ecclesiastiques, & des Ministres de la parole de Dieu.

Applications de quelques passages de l'Écriture à ce sujet.

La sagesse & la science doivent être jointes ensemble pour rendre un homme grand devant Dieu.

Quam magnus, qui invenit sapientiam, & scientiam! Eccli. 25. Que celui-là est grand qui a acquis de la sagesse & de la science! Ces paroles ont du rapport à celles que dit le Sauveur dans Saint Matthieu ch. 4. Que celui qui aura bien fait, & enseigné les autres à bien faire, sera grand dans le Royaume des Cieux; parce que la sagesse est particulièrement pour agir, & pour mener une vie sainte & vertueuse, au lieu que la science s'arrête dans la connoissance des veritez qu'on a conçues. Or l'union de ces deux choses rend un homme grand devant Dieu, & sur la terre; sur la terre, par les grands services qu'il lui rend, & dans le Ciel, par un degré de gloire tout particulier qu'il possède, puisque l'Écriture nous assure que ceux qui auront instruits les autres dans la voye de la justice, brilleront comme des astres pendant toute l'éternité. Mais il faut être bien persuadé, que la sagesse qui est prise ici pour l'étude de la vertu, ou pour la vertu même, doit toujours tenir le premier rang, & que sans elle, la science peut bien nous rendre grands devant les hommes, & nous faire distinguer de la foule; mais non pas devant Dieu, qui l'a toujours reprouvée, & qui se plaît à confondre les sçavans orgueilleux, & que celui-là peut véritablement être appelé grand devant Dieu, & devant les hommes, qui a acquis la sagesse & la science, & qui s'en sert pour la gloire de celui dont il a reçu l'une & l'autre, parce que ce sont les deux plus nobles participations de la divinité.

On a besoin de la priere & des lumieres du Ciel pour acquiescer à la science.

Accedite ad eum, & illuminamini. Psalm. 33. Allez à Dieu, & adressez-vous à lui, si vous voulez être instruits & éclairés. Ces paroles ont aussi du rapport à celles de l'Apôtre Saint Jacques: *Si quis vestrum indiget sapientia, postulet à Deo*; & l'on peut dire que dans le sentiment du Roi Prophete, & de cet Apôtre, qu'il n'y a gueres d'action où l'on ait plus besoin des lumieres du Ciel, que pour l'étude, & pour acquiescer les sciences qui nous sont nécessaires. C'est pourquoi c'est un grand défaut, que de commencer aucune étude, sans élever son cœur à Dieu, & sans le supplier de la benir. Car si la science des choses qui nous sont nécessaires ou utiles pour nous acquiescer de nos devoirs, est un don de Dieu, il faut donc s'adresser à Dieu pour l'obtenir, & il ne faut pas espérer y faire aucun progrès sans son secours: car c'est une erreur de croire que le seul moyen de devenir sçavant soit de feuilleter les livres, ou de se ren-

dre disciple assidu d'un sçavant maître; on avancera plus en s'adressant au Pere des lumieres, par une ardente priere, & avec son secours, joint à l'application raisonnable qu'on y apporte, on ne manquera pas d'y réussir mieux que si l'on n'apportoit que son seul travail.

Me dereliquerunt fontem aque viva, & fuderunt sibi cisternas, cisternas dissipatas. Jerem. 2. C'est ce que Dieu reprochoit autrefois à son peuple de l'avoir quitté, lui qui est la source d'eau vive, & d'avoir fouillé des citernes crevasées, qui ne sçauroient contenir l'eau. Ne peuvent pas faire aujourd'hui le même reproche à ces gens, qui employent du temps, des soins, & de l'étude, à des sciences vaines, curieuses, & inutiles, qui ne sont que des eaux boueuses, incapables d'éteindre l'ardeur de leur soif; mais cependant qu'ils préfèrent aux eaux salutaires des veritez éternelles, qu'ils pourroient puiser dans leur propre source avec moins de peine & de travail. Nous voyons en effet des personnes que la passion d'apprendre & de sçavoir possède, ou plutôt domine avec empire, & qui dans l'ardente soif qu'ils ont de la science, au lieu d'aller à la source, qui est Dieu même, & les veritez qu'il nous enseigne, puisqu'il est appelé dans l'Écriture, le Dieu des sciences: *Deus scientiarum Dominus est*, laissent, pour ainsi dire, le ciel pour la terre; & aveuglés de cette dominante passion, ferment la porte aux eaux fécondes de la grace, pour donner entrée à quelque foible ruisseau de la sagesse du siècle, ou de quelque science prophane, qui n'est pas suffisant pour les désalterer; c'est un aveuglement qu'on ne peut assez déplorer.

Ce que font ceux qui s'appliquent à des sciences curieuses & inutiles, & qui négligent d'acquiescer les veritez éternelles.

i. Reg. 6. 2.

Qui addit scientiam, addit & laborem. Eccli.

1. On ne peut mieux exprimer la nature & le genie de la passion qu'on a pour la science, que par ces paroles du plus sage, & du plus sçavant de tous les hommes: car enfin rien n'est de plus vrai, que ce que signifient ces paroles, que la science est le supplice des sçavans: elle a moins de bornes que l'ambition; tous ses desirs sont déreglez; plus elle possède de biens, plus elle en souhaite; plus elle est riche, plus elle s'estime pauvre, & formant toujours de nouveaux dessein, elle donne lieu de dire au même Sage, qu'elle est une facheuse occupation, que Dieu n'a donnée aux hommes que pour les punir; que qui ajoute de nouvelles lumieres aux anciennes connoissances, ajoute de nouvelles peines aux anciens travaux, & qui essaye à se

Ce que les sciences humaines coûtent, & la peine souvent inutile qu'on prend pour les acquiescer.

rendre plus sçavant, ne travaille qu'à se rendre plus misérable; ce qui se doit entendre des sciences naturelles; car pour les veritez

celestes & divines, elles coûtent moins de travail, & nous rendent plus heureux.

PARAGRAPHE QUATRIÈME.

Passages & Pensées des saints Peres sur ce sujet.

Hæc tota scientia hominis est, scire, quia ipse nihil est per se, & quoniam quidquid est, ex Deo est, & propter Deum est. Augustinus in Psalm. 70.

Qui se dicit scire quod nescit, temerarius est; qui se negat scire quod scit, ingratus est. Idem, Serm. de Ascensu.

Hæc est sapientia & scientia recta distinctio, ut ad sapientiam pertineat rerum æternarum cognitio intellectualis; ad scientiam verò, temporalium rerum cognitio rationalis. Idem, lib. de Trinit.

Infelix homo qui scit omnia, te autem Domine nescit! Idem, lib. 5. Confess. c. 9.

Quid est hoc? surgunt indocti, & cælum rapiunt; & nos, cum nostris doctrinis demergimur in profundum. Idem, lib. 8. Confess. c. 8.

Id quod scire dicimus, nihil aliud est, quàm ratione habere perceptum. Lib. 1. de lib. arb. c. 4.

Scientia est, cum res aliqua firmâ ratione percepta & cognita est. Id. de quantit. animæ c. 26.

Tantò magis poteris, Deo adjuvante, proficere, quantò studiosius cæperis sanctorum Patrum dicta requirere, & inventa frequentius atque attentius recensere. Idem, Epist. ad Donatum Tribunum.

Cum aliquid scire volumus, absit perveracitas contemnendi, adsit diligentia requirendi, humilitas petendi, perseverantia pulsandi. Idem, l. 4. de Genesi.

Non parva scientia est scienti conjungi; ille habet oculos cognitionis, tu habes credulitatis. Idem, in Psalm. 36. Serm. 2.

Non est erubescendum homini confiteri se nescire quod nescit, ne dum se scire mentitur, nunquam scire mereatur. Idem, Epist. 137. ad Optatum.

Scientiam celestium, terrenarumque rerum magni existimare solet genus humanum, in quo profectò meliores sunt, qui huic scientia preponunt nosse semetipsos. Idem, in Prolog. lib. 4. de Trinit.

Sic adhibeatur scientia tanquam machina quedam, per quam structura charitatis assurgat, que maneat in æternum, etiam cum scientia destruetur. Idem, Epist. 119.

Ipsa scientia puniuntur conscientia; sic ergo discite ut faciatis. Idem, Serm. 145. de Resurrect. Domini.

Amate scientiam, sed anteponite charitatem. Idem, Serm. 53. de verb. Domini.

Scientia, si sola sit, inflat. Idem, ibidem.

Non est vera scientia boni, nisi ad hoc comprehendatur ut agatur. Idem, lib. de varia innoc. c. 24.

Inutiliter meditatur legem Dei, qui laborat ut memoria teneat quod actione non implet. Idem, ibidem.

Qui didicerunt à Domino, esse humiles corde, plus cogitando & orando proficiunt, quam legendo & audiendo. Idem, Epist. ad Paulinum.

Primus discendi ardor, nobilitas magistri. Ambros. l. 2. de virg.

Tunc scientia magna est, si charitate humiliatur, ut amplius crescat: temperatur enim à dilectione, ut non satis mera sit, ut inebrietur scientiam, & se extollat. Idem, in primam ad Corinth. c. 8.

Toute la science de l'homme consiste à sçavoir qu'il n'est rien par lui-même, & que tout ce qui est dans lui, n'a d'autre principe ni d'autre fin que Dieu même.

Celui qui se vante de sçavoir ce qu'il ignore, est un teméraire; & celui qui fait semblant d'ignorer ce qu'il sçait, est un ingrat.

La vraie différence qu'il y a entre la sagesse & la science, c'est que la sagesse consiste à connoître par des idées claires les choses éternelles, & la science à connoître les choses temporelles par la voye du raisonnement.

Malheureux l'homme, qui, sans vous connoître, Seigneur, possède la connoissance de toutes les autres choses!

D'où vient cette étrange différence? les ignorans s'élèvent & nous ravissent le ciel, tandis qu'avec toute notre science nous tombons dans l'abîme.

Ce que nous prétendons sçavoir, n'est autre chose, que ce que la raison nous fait comprendre.

La science consiste à concevoir & à connoître sûrement quelque chose par les lumieres de la raison.

Vous pourrez, avec le secours de Dieu, avancer d'autant plus, que vous apporterez plus d'application à rechercher les pensées des Saints Peres, & plus d'assiduité & d'attention à étudier leurs découvertes.

Lorsque nous voulons sçavoir quelque chose, évitons l'esprit de dispute, appliquons-nous à rechercher la vérité, ayons l'humilité de nous faire instruire, & ne nous lassons point de consulter.

Ce n'est pas une petite science, que de sçavoir s'attacher à un sçavant; il a l'esprit éclairé, que le vôtre soit docile.

Il ne faut pas rougir d'avouer, qu'on ne sçait pas ce qu'on ignore en effet; car celui qui se vante de sçavoir ce qu'il ignore, merite de demeurer toujours dans l'ignorance.

Les hommes estiment beaucoup ceux qui se font appliquer à connoître le mouvement des cieus, & les productions de la terre; mais ceux qui préfèrent à cette science la connoissance d'eux-mêmes, sont certainement bien plus estimables.

On doit se servir de la science comme d'une machine, pour élever l'édifice de la charité, lequel doit subsister toujours, lors même que la science vient à manquer.

Les reproches de la conscience punissent les sçavans de leur passion pour les vaines connoissances: étudiez donc de forte que votre étude tende à la pratique de la vertu.

Aimez la science; mais préférez-lui la charité.

La science seule ne produit que de l'orgueil & de l'enflure.

On ne connoît pas véritablement le bien, si l'on ne le pratique.

C'est en vain que l'on étudie la loi de Dieu, si l'on ne s'attache qu'à apprendre ce qu'elle prescrit, sans se mettre en peine de le pratiquer.

Ceux qui ont appris de Notre Seigneur à être humbles de cœur, sont plus de progrès par le moyen de la meditation & de la priere, qu'avec le secours des lectures qu'ils font, ou des discours qu'ils entendent.

Le merite du maître, est ce qui fait naître dans le cœur du disciple le desir d'apprendre.

La science est tres-estimable, quand la charité la fait croître, en rabattant l'orgueil qu'elle inspire: en effet, la charité tempere tellement la science, qu'elle n'a plus, pour ainsi dire, la force d'enivrer, ni d'entêter.

Scien-

Scientiarum ardor nullâ prorsus aetate extinguitur, imò ipse magis aetate inflammatur. Hieronymus, Epist. ad Demetriadem.

Quidam non querunt in lectione ea unde ad virtutem erudiantur, sed ea unde singulariter eruditi videantur; atque ita immoderatis ansibus scientiam, quò plus appetunt, plus amittunt. Gregor. l. 20. Moral. c. 8.

Perfecta scientia est, scire omnia, & tamen, se esse scientem nescire. Idem, in cap. 37. Jobi.

Qui se putat aliquid scire, nondum cognovit qualiter oporteat eum scire. Idem, l. 27. Moral.

Non est vera scientia boni, nisi ad hoc cognoscatur ut agatur. S. Prosper, in Psalm. 118.

Plerique acceptâ scientiâ litterarum, non ad Dei gloriam, sed ad suam laudem utuntur, dum de ipsâ extolluntur, & ibi peccant, ubi peccata emendare debuerunt. Isidorus, l. 3. de summo bono.

Ad majoris culpe cumulum pertinet, scire quemquam quod sequi debeat, & sequi nolle quod sciat. Idem, ibidem.

Quantò majora sunt litteraturæ studia, tantò animus arrogantia fastu, & inflatu majore intumescit jactantia. Idem, ibidem.

Scientia est Deum noscere, & virtutem colere: in illo sapientia, in hoc justitia continetur. Lactantius, l. 6. c. 5.

Quis scire contentus est, non expectans aliquem fructum scientiæ? Idem, l. 3. divin. instit.

Illud quidem inter omnes sana mentis homines constare arbitror, eruditionem inter mundana bona primum locum tenere. Greg. Nazianz. orat. 31. in laudem Basilii.

Utile est multa scire & recte vivere. Quòd si utrumque non valemus, melius est bene vivendi studium quàm multa sciendi sequamur. Isidorus, Sentent. l. 2. c. 1.

Qui seipsum non docuit, alium docere non potest. Origenes, Homil. 38. super Levitic.

Precedit scientiâ virtutis cultum; quia nemo potest appetere quod ignorat, & malum, nisi cognovimus sit, non timetur. S. Chrysologus.

Dicere & non facere, non solum lucri nihil, sed damni plurimum confert; grandis enim condemnatio est componentis quidem sermonem suum, vitam vero suam atque operam negligentis. Chrysostom. lib. de compunct. cordis.

Totius prudentiæ compendium in litteris continetur; si respublica regenda est, si prælia committenda sunt, &c. libri hæc omnia erudient ad perfectum. Salvianus in Epist.

In litteris prudens invenit unde sapientior fiat, ibi bellator reperit unde animi virtute roboretur, nec aliqua in mundo potest esse fortuna quam litterarum non augeat gloriosa notitia. Idem, ibidem.

Nihil aliud scientia nostra quàm culpa, qui ad hoc tantummodo legem novimus, ut majore offensione peccemus, quia quod lectione & corde novimus, libidine & despectione calcamus. Idem.

Noster hic peculiariter reatus est, qui legem divinam legimus, & semper violamus, qui Deum nosse nos dicimus, & justis illius & præscripta calcamus. Idem.

O quam velox est sermo sapientiæ, & ubi Deus magister est, citò discitur quod docetur. S. Leo, Serm. 5. Pentec.

Qui se sibi magistrum constituit, stulto se discipulum subdit. Idem, Epist. 87.

Curiositas est studium persequendi ea, quæ scire nulla est utilitas. Anselm. l. similit. c. 26.

Frustra in nobis diviniæ cognitionis abundantia crescit, nisi in nobis diviniæ dilectionis flammam augetur. Hugo de vanit. mundi.

Scientia jucundam valdè reddit vitam, & maximam in tribulatione præstat consolationem. Idem.

L'ardeur d'apprendre, bien loin de s'éteindre avec l'âge, s'allume de plus en plus.

Il y en a, qui ne cherchent point dans leurs lectures ce qui peut les former à la vertu, mais ce qui peut leur donner la réputation de sçavans; il arrive de ce dérèglement, que plus ils acquièrent d'une part, plus ils perdent de l'autre.

La perfection d'un sçavant est de sçavoir tout, & cependant d'ignorer qu'il est sçavant.

Celui qui se croit sçavant en quelque chose, ne sçait pas encore comment il faut l'être.

On ne connoît pas véritablement le bien, si la connoissance qu'on en a, ne porte à le pratiquer.

La plupart se servent du don de la science, non pour la gloire de Dieu, mais pour la leur propre, parce qu'elle leur enfle le cœur; & au lieu de détruire en eux le péché, elle le produit.

Le comble du desordre est de sçavoir ce qu'on doit faire, & de ne vouloir pas faire ce qu'on sçait.

Plus on a d'érudition, plus on a d'orgueil, d'enflure de cœur, & de vanité.

La vraie science consiste à connoître Dieu, & à pratiquer la vertu; la sagesse dépend de l'un, & la justice de l'autre.

Quel est l'homme, qui, content de sçavoir, n'attend aucun fruit de sa science?

Je crois que c'est une vérité reçue parmi tous les hommes de bon sens, qu'entre les biens de ce monde, l'érudition tient le premier rang.

Il est bon de sçavoir beaucoup & de bien vivre; mais si nous ne pouvons pas joindre la science à la vertu, il vaut mieux tâcher à bien vivre qu'à sçavoir beaucoup.

Celui qui ne s'est pas formé lui-même, n'est pas en état de former les autres.

Il faut connoître avant de pratiquer; car on ne peut ni désirer le bien, ni craindre le mal, lorsque l'un & l'autre est inconnu.

Il est non seulement inutile, mais encore préjudiciable de donner des préceptes sans donner l'exemple; & quiconque s'applique à composer des discours, tandis qu'il néglige de régler ses mœurs, trouve sa condamnation dans sa propre conduite.

On trouve dans les livres l'abrégé de toute prudence; faut-il gouverner une République? faut-il livrer des batailles, &c. les livres apprennent tout cela en perfection.

Le sage trouve dans les livres de quoi devenir plus sage; le guerrier y trouve de quoi affermir son courage; & il n'est point au monde de condition ou de fortune que la glorieuse connoissance des belles lettres ne rende meilleure.

Notre science ne sert qu'à nous rendre coupables, puisque nous ne sçavons ce que prescrit la loi, que pour commettre de plus grands crimes, & que la passion nous fait fouler aux pieds ce que nous apprenons par la lecture, & que nous sentons être de notre devoir.

Nous sommes coupables d'un péché particulier, parce que lisant la Loi de Dieu, & nous vantant de le connoître, nous violons sa Loi, & nous méprisons ses Commandemens.

O que la sagesse instruit promptement, & qu'on apprend en peu de temps, lorsque Dieu se fait notre Maître.

Celui qui n'a pas d'autre maître que lui-même, se fait disciple d'un fou.

La curiosité est le désir de pénétrer ce qu'il est fort inutile de sçavoir.

En vain la connoissance de Dieu augmente-t-elle dans nous, si elle n'augmente l'ardeur de notre amour pour lui.

La science rend la vie très-agréable, & est une source de consolation dans l'adversité.

PARAGRAPHE CINQUIEME.

Ce que l'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce sujet.

Ce que l'on entend ici par le nom de science.

Nous ne prenons pas ici le nom de science dans le sens des Philosophes, pour une connoissance certaine & évidente des effets naturels par leurs causes, ou des causes par leurs effets. Mais nous entendons par là une connoissance des choses qu'un Chrétien est obligé de sçavoir & de pratiquer, pour remplir les devoirs de son état & de sa religion, & pour parvenir à la fin, qui est son bonheur éternel. Or cette connoissance s'appelle sagesse, quand c'est des veritez que nous tenons des causes premières & souveraines. On la nomme science, quand on l'acquiert en raisonnant sur les causes secondes & naturelles, & l'amas de ces sortes de connoissances, qu'on a acquises par son étude ou par son expérience, est proprement ce qui rend un homme sçavant: enfin elle s'appelle prudence, quand elle nous conduit dans nos actions, & qu'on s'en sert pour regler sa vie & ses mœurs. Nous renfermons tout cela sous le nom de science, quoi que ce ne soit que dans ce troisième sens qu'on la doit entendre dans un discours Chrétien.

Ce que c'est qu'étude, & la vertu de studiofité.

L'étude, qui est le moyen nécessaire & ordinaire pour acquérir la science; car nous ne parlons point ici de celle que Dieu a accordée à quelques Saints par une voye extraordinaire; c'est une application forte, constante, & attentive à remplir son esprit des connoissances qui peuvent former un homme, & le rendre capable de s'acquitter des devoirs de sa profession. Cette application doit naître non seulement d'un desir naturel, que tout homme a de sçavoir; mais d'un desir libre, louable, & honnête de s'instruire de tout ce qui est nécessaire pour être homme de bien dans son état, & s'acquitter fidelement de son emploi. Mais comme ce desir peut être excessif & déréglé, & l'application qu'on apporte à l'étude pour devenir sçavant, peut être trop continuë ou trop violente, & même nous détourner de nos autres devoirs; la morale assigne une vertu qu'elle appelle *studiofité*, que Saint Thomas rapporte à la tempérance, soit parce qu'elle bannit la curiosité de sçavoir des choses inutiles, soit à cause qu'elle modere l'appetit trop violent d'apprendre & de sçavoir. Il est pourtant à propos de remarquer, que quoi que l'effet propre de cette vertu semble plutôt être d'exciter & de porter à l'étude, que d'en moderer le desir, ou de regler l'application qu'on y doit apporter, vû qu'il y a plus de personnes qui n'étudient pas assez, qu'il n'y en a qui étudient trop; on peut dire cependant que l'un & l'autre effet regarde cette vertu; mais que comme on sçait mieux que c'est un vice, de ne pas étudier, quand on y est obligé, que d'étudier trop, la vertu de *studiofité* doit autant regler l'homme raisonnable & Chrétien pour une extrémité que pour l'autre.

D'où vient le danger d'étudier par excès, nonobstant la peine qui accompagne l'étude.

On peut demander d'où vient le danger qu'il y a de donner dans l'excès de l'étude, vû la peine & le travail qui accompagne d'ordinaire l'étude; mais on répond que c'est à cause que le desir de sçavoir est violent, & fait dévorer toutes les difficultez qui se trouvent à acquérir la science, lors particulièrement qu'on espere en recevoir de l'honneur ou du plaisir, ou quelque utilité considerable. D'où

l'on voit qu'afin que la *studiofité* corrige l'excès de l'étude, elle doit être instruite de ce qu'il peut y avoir de mal dans la fin qu'on se propose dans ses études.

Pour étudier chrétiennement, il ne faut pas regarder l'étude comme une occupation indifferente; mais comme une action importante dans notre vie, & qui étant bien ou mal faite, peut beaucoup contribuer à notre salut ou à notre perte. C'est pourquoi la première chose qu'il faut observer en ce point, est de se proposer une bonne fin dans ses études. Les fins particulieres qu'on peut avoir dans cet exercice, qui occupe la meilleure partie de notre vie, sont differentes, selon les vûes differentes de chaque personne dans l'acquisition de la science. Comme les unes sont bonnes & les autres mauvaises, elles rendent aussi l'étude, ou sainte ou criminelle; voici en general les bonnes aufquelles toutes les particulieres se doivent rapporter pour être louables. 1°. La gloire de Dieu; car quoi que ce motif doive être commun, & avoir lieu dans toutes nos actions, on ne peut douter que la science ne soit un moyen tout particulier de procurer de la gloire à Dieu. 2°. Le fruit que nous pouvons retirer de la science pour la vertu par les hautes connoissances que nous acquerons par son moyen, de la grandeur de Dieu, du néant des créatures, & de ce qui est nécessaire pour vivre chrétiennement. 3°. L'utilité du prochain, que nous pouvons par ce moyen instruire de ses devoirs, aider de nos conseils, exciter & porter au bien. Pour ce qui est des fins particulieres que chacun peut avoir, si elles ne se rapportent à celles-là, le travail qu'on employe à l'étude n'est d'aucun merite devant Dieu; & si elles sont mauvaises, elles rendent & l'étude & la science même pernicieuses.

Pour avoir un bon motif dans nos études, il faut que ce soit pour Dieu que nous étudions, que le desir de le servir soit le motif qui nous porte à étudier, & que ce soit sa volonté qui regle nos études: en sorte que si le travail que nous prenons n'a pour principe que la curiosité, ou la vanité, ou quelque autre intérêt, il ne peut être agréable à Dieu, ni rien contribuer à nous rendre plus vertueux. C'est pourquoi pour être assurez d'avoir le service de Dieu pour motif & pour fin de nos études, il faut choisir celles qui nous peuvent être d'usage pour nous acquitter de nos devoirs; car si nous nous appliquons à apprendre des choses inutiles, il est clair que la volonté de Dieu, & le desir de lui plaire, n'est pas ce qui nous porte à l'étude. Il ne faut pas pourtant porter cette regle si avant, que l'on ait du scrupule de routes les études qui ne se rapportent pas directement à notre profession, & au service de Dieu dans l'état où il nous appelle. Car pourvû que nous y employions le temps nécessaire pour nous y rendre habiles, on a quelque liberté pour le reste, pourvû que l'on n'en abuse pas; & le moyen de n'en pas abuser, est de les rapporter à quelque chose d'utile en soi, & qui nous puisse servir, comme à sçavoir l'histoire, à écrire, à bien parler, parce que ce sont des professions generales, qui ne sont pas incompatibles avec notre profes-

La fin qu'on doit se proposer dans l'étude, & les mauvais motifs qu'on doit éviter pour devenir sçavant.

Pour être assurez d'avoir un bon motif dans ses études, il faut s'appliquer à celles qui nous peuvent servir à nous acquitter des devoirs de notre profession.

S. Thomas 2. 2. qu. 166. art. 2.

tion particulière.

Il ne faut pas s'imaginer que ce soit un mal de prendre plaisir à son étude, ni d'en faire même où l'on recherche en quelque façon le divertissement de l'esprit : car si ces études qui nous divertissent sont d'ailleurs dans l'ordre de nos devoirs, c'est un soulagement que Dieu accorde à notre foiblesse ; & nous devons nous servir de ce moyen pour y avancer davantage, étant certain que les études que l'on fait avec plaisir entrent bien plus avant dans la mémoire, que celles que l'on fait avec chagrin & avec dégoût. Pour celles du pur divertissement, elles peuvent être légitimes en la manière que les divertissements sont légitimes ; c'est-à-dire, pour remettre notre esprit, lorsqu'il est fatigué & abattu par des études sérieuses, pour le renouveler, & pour l'occuper, lorsqu'il n'est pas capable d'autre chose. Il n'est pas même toujours mauvais de s'accorder quelque relâchement, puisqu'il est certain que dans les études, on avance quelquefois davantage en reculant un peu, & en ne poussant pas son esprit à bout par la trop longue continuation du travail.

Nos études doivent être réglées selon nos emplois ; & si nous n'avons point d'autre emploi que l'étude, il faut qu'elle tende toute à la fin que nous nous ferons proposée ; comme nous étant la plus proportionnée. Mais il faut considérer que nous avons deux sortes d'emplois, & que nous devons ainsi nous proposer deux sortes de fins, l'une particulière, qui dépend de plusieurs circonstances, & qui peut être ainsi différente selon les différentes personnes qui s'appliquent à l'étude ; l'autre générale & commune à tous, qui est de donner à son ame la nourriture qui lui est nécessaire pour subsister dans la voye de Dieu.

Toutes les autres sciences ont leur temps séparé ; & il est permis de les quitter quand on en a appris autant qu'il étoit nécessaire ; mais l'étude de la Morale Chrétienne que l'on doit faire dans l'Écriture & dans les livres des Saints, ne se doit jamais quitter, elle doit durer autant que la vie, sans qu'on puisse jamais dire qu'on est assez instruit & assez scavant ; car il ne suffit pas de savoir ces veritez d'une manière speculative, il faut qu'elles soient vives & présentes à notre esprit, & qu'elles se présentent lorsqu'il est question de les mettre en pratique.

La science & la connoissance de la verité est bonne en elle-même ; mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse en abuser par la dépravation de l'appetit ; car il n'y a rien de si saint, dont la volonté dépravée ne puisse faire un abus criminel. Ainsi l'étude de la Philosophie est une chose bonne & louable en elle-même ; mais parce que quelques-uns en abusent pour combattre la Foi, l'Apôtre nous avertit de prendre garde, que quelqu'un ne nous séduise par de nouvelles doctrines, & par les fausses subtilitez de la Philosophie. Or Saint Thomas enseigne qu'on peut abuser de la science & des connoissances, en six manières, par une curiosité vicieuse. 1°. Lors qu'on ne recherche la science, ou la connoissance de quelque verité, que pour en tirer de la gloire, & en devenir plus superbe. 2°. Lorsqu'on se sert de cette connoissance pour commettre quelque péché. 3°. Lorsqu'on veut apprendre du démon & par les voyes criminelles de la magie. 4°. Lorsqu'on abandonne l'étude & la connoissance des choses

nécessaires ou utiles, pour s'appliquer à des choses de nulle utilité. 5°. Lorsqu'on ne rapporte pas à la dernière fin, la connoissance des veritez qu'on a apprises. 6°. Lors qu'on recherche & qu'on s'efforce de savoir des choses qui sont au-dessus de la portée de notre entendement.

Le moyen de reprimer l'esprit de curiosité en matière de science, auquel il est si dangereux de se laisser aller ; c'est, 1°. De ne vouloir point savoir ce qui est au-dessus de nous, & dont Dieu n'a pas voulu que nous eussions la connoissance ; mais de nous renfermer dans la connoissance des choses dont il a voulu ou permis que nous soyons instruits. 2°. C'est de ne point se laisser posséder & dominer par un desir immodéré de savoir, qui fait souvent négliger tout le reste. 3°. C'est de s'appliquer à l'étude par rapport à Dieu, & pour obéir à ses ordres. 4°. De suivre exactement ces ordres, soit pour le temps que nous devons donner à l'étude, soit pour les connoissances que nous devons tâcher d'acquérir, soit pour l'usage que nous devons faire de notre science.

Comme il est impossible de tout savoir, & d'ailleurs qu'il y a des choses dont la connoissance est fort inutile, & d'autres qu'il vaut mieux ignorer que de les connoître ; la prudence veut qu'on préfere les nécessaires, à celles qui ne le sont pas ; les plus utiles, à celles qui le sont moins, & qu'on s'abstienne entièrement de celles qui peuvent causer plus de dommage que de profit. C'est l'ordre qu'il faut observer dans le choix qu'il faut faire ; mais c'est un grand dérèglement, & la source de bien des desordres, que plusieurs font tout le contraire, ils ont plus d'égard à contenter leur curiosité, qu'à leur propre utilité. Certes si l'on ne prend point indifféremment toutes sortes d'alimens, & si l'on évite avec soin tous ceux qui nous peuvent nuire ; si l'on ne sème pas dans ses terres toutes sortes de semences, mais seulement celles qui sont utiles ; combien doit-on encore apporter plus de discernement à ce qui sert de nourriture à notre esprit, & ce qui doit être la semence de nos pensées ? Car ce que nous apprenons aujourd'hui avec indifférence, se réveillera dans les occasions, & nous fournira, sans que nous nous en apercevions, des pensées qui seront une source de notre salut ou de notre perte.

Il faut remarquer avec la Theologie qu'il y a deux sortes d'ignorance ; l'une invincible, qui excuse de péché, parce qu'elle vient plutôt de la foiblesse de notre esprit, que de la malice de notre volonté. L'autre coupable & criminelle, qui est encore de trois sortes ; savoir, l'ignorance crasse, l'ignorance affectée, & l'ignorance malicieuse. L'ignorance crasse, est de ceux, dit Saint Bernard, qui s'amulent à apprendre des choses inutiles, & qui cependant négligent la connoissance de celles qui leur sont absolument nécessaires pour s'acquitter de leurs devoirs : *Multi scienda nesciunt, aut sciendi incuria, aut discendi desidia, aut verecundia inquirendi*, dit ce Pere. Cette ignorance est volontaire indirectement, dit la Theologie, entant que l'homme ne veut pas s'appliquer, ni vaincre la difficulté qu'il trouve à acquérir la connoissance des choses qui lui sont nécessaires pour satisfaire à ses obligations ; ou entant qu'il ne veut pas quitter l'application qu'il donne aux choses vaines & inutiles, ce qui est autant que voler

Ce n'est pas toujours un plaisir criminel de prendre plaisir à son étude.

Il faut régler les études selon ses emplois.

L'étude de la morale chrétienne doit être préférée à toutes les autres.

On peut abuser de la science en plusieurs manieres.

2. 2. qu. 167. art. 1. ubi agit de curiositate.

Le moyen de reprimer la vaine curiosité en matière de science.

Il est nécessaire de faire un bon choix des choses auxquelles on doit s'appliquer.

De l'ignorance des choses que nous sommes obligés de savoir.

loir ignorer les obligations du Chrétien. Cette sorte d'ignorance porte le caractère de reprobaton ; puisque Dieu proteste par la bouche du Prophete Osée, que celui qui rejette la science sera rejeté de Dieu : *Quia repulisti scientiam, repellam te* ; & par celle de Saint Paul, que l'ignorant sera ignoré : *Si quis autem ignorat, ignorabitur*. C'est l'état de la plupart des Chrétiens qui n'étudient presque jamais ce qu'ils doivent sçavoir.

Osée 4.

Les sçavans doivent se précautionner contre l'orgueil,

C'est un salutaire avis que tous les maîtres de la vie spirituelle donnent à ceux qui travaillent à acquérir la science dont ils ont besoin pour remplir leurs devoirs ou leur ministère, de se précautionner contre le poison subtil de l'orgueil, dont les sçavans ont tant de peine à se garantir, & que les Peres comparent à un ver interieur, qui gâte les plus beaux fruits. Les plus éclatans emplois infectez de ce venin caché ne sont qu'abomination devant Dieu ; & Jesus-Christ regarde les Ministres sçavans, mais vains & superbes, comme des gens semblables à ce demon, qui rendoit, malgré lui, témoignage à sa divinité, & auquel il commanda de se taire.

La priere est un excellent moyen de profiter dans

C'est le sentiment de tous les Saints, que la priere peut beaucoup pour acquérir les sciences qui nous sont nécessaires ; & Saint Augustin, qui donne ces deux moyens de

parvenir à la science, sçavoir, l'étude & la priere, ne fait point de difficulté d'assurer que la priere y contribue davantage, & a plus de force que l'étude ; mais il ne faut pas s'imaginer que la priere suffise toute seule ; il faut joindre ensemble l'étude & la priere, & il est nécessaire de bien concevoir cette verité pour se garantir de deux extrémités dangereuses. Il y en a qui sont trop de fond sur l'étude, & qui negligent la priere ; il y en a d'autres qui s'adonnent tout-à-fait à la priere, & qui abandonnent entierement l'étude. Les premiers doivent être appelez des sçavans orgueilleux, & les seconds des spirituels outrez, qui sous prétexte que Dieu a fait cette faveur à quelques Saints privilegez, dont il s'est voulu servir pour sa gloire, de les rendre sçavans sans étude, comme aux Apôtres, & à quelques autres grands Saints, esperent que Dieu leur fera la même grace, sans faire reflexion que c'est tenter Dieu, que de negliger les moyens naturels & ordinaires, pour s'attendre à de surnaturels, & à des miracles sans nécessité ; ce que Dieu exige donc de nous, pour nous rendre capables de lui rendre service dans notre état, dans notre emploi, est d'implorer souvent son secours, mais avec cela faire de notre côté tous nos efforts, en nous appliquant serieusement à l'étude.

L'étude ; mais il faut joindre l'un avec l'autre.

PARAGRAPHESIXIEME.

Les endroits choisis des Livres spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

D'où vient le desir naturel que tous les hommes ont de sçavoir.

Tous les hommes, dit le Philosophe, ont un desir naturel de sçavoir, & je crois que cette inclination vient de deux principes contraires, & qu'elle est l'effet d'un certain mélange de lumiere, & de tenebres que nous avons dans nos esprits. Comme d'un côté nos entendemens ont été formez par les mains de Dieu, & qu'il leur a communiqué un rayon de son intelligence, comme le premier caractère de son image : il leur reste toujours quelque semence, & quelque sentiment de ces premieres lumieres, qui à travers la bouë & le limon dont ils sont comme voilez, sollicitent notre raison d'user de ce flambeau naturel, d'en accroître & d'en augmenter l'éclat par de nouvelles connoissances, pour nous rendre plus semblables à notre principe. Mais d'ailleurs parce que nous avons été tirez des tenebres du néant dans l'ordre de la nature, & que nous y avons ajouté le néant moral du peché, nous naissons tous dans les tenebres de l'ignorance que nous portons comme un reste de notre néant, & que nous souffrons comme une peine de nos crimes. C'est pourquoi nos esprits sont de secrets efforts pour suppléer à ce défaut, pour ôter peu à peu cet aveuglement, & pour dissiper ces tenebres. *M. Biroat, dans le second Sermon de l'Avent.*

Plus les choses sont excellentes en elles-mêmes ; plus nous avons de desir de les connoître.

Bien que nos esprits ressemblent à nos yeux, qui se portent sur tout ce qu'on leur presente ; nous experimentons néanmoins qu'ils s'appliquent particulièrement à connoître les objets qui leur paroissent plus excellens, & qui ont quelque perfection en eux-mêmes extraordinaire. Nous les étudions par curiosité, pour découvrir les secrets qu'ils cachent, & que nous estimons dignes de nos soins & de nos études. Mais le plus souvent nous y recherchons notre gloire, parce que nous connoissons que la perfection de nos esprits consiste dans la perfection & l'excellence de

nos connoissances, & que plus les choses sont nobles, élevées, & excellentes ; plus elles ornent, & relevent cette partie de nous-mêmes, qui nous distingue du reste des créatures. C'est pour cela, que nous ressentons plus de plaisir dans l'étude des sciences qui ont un objet plus noble, comme le mouvement des cieus, les choses divines, l'ordre de la nature, & autres semblables, & nous avons plus de curiosité d'en connoître les causes & les effets. *Le même.*

Le desir de sçavoir est né avec l'homme, & s'il ne fait pas sa défense, il est une de ses principales propriétés. Les bêtes ont d'autres passions qui leur sont communes avec nous ; quelques-unes sont piquées d'ambition & de gloire, les autres d'envie, de jalousie, de vengeance, & toutes d'un desir de la vie, qu'elles s'efforcent de conserver & de défendre tant qu'elles peuvent ; mais le desir de sçavoir est particulier aux hommes, & il n'y a rien qu'ils ne tentent pour contenter leur curiosité. Ils ouvrent les entrailles de la terre pour en connoître les secrets ; ils fondent les métaux pour en découvrir les essences ; ils descendent dans les abîmes de la mer pour en apprendre les merveilles, & ne pouvant monter jusques aux cieus, ils y vont en esprit, pour mesurer la distance des astres, pour en connoître les mouvemens, & pour sçavoir leur situation, leurs influences, & tout ce qui se passe dans ces pays inconnus & inaccessibles. Cette passion s'est beaucoup accrue par l'estime qu'elle s'est acquise dans le monde ; car il n'y a rien de plus honoré que la science ; les plus grands honneurs ont presque toujours été déferez aux plus sçavans hommes ; jusqu'à bâtir des temples & consacrer des autels à la memoire de ceux qui ont les premiers inventé les arts, & perfectionné les sciences ; de maniere que la promesse, quoi que fautive, que le demon fit au premier homme, lorsque pour le séduire, il lui voulut persuader

Le desir de sçavoir est non seulement naturel à l'homme, mais encore la plus violente de toutes les passions.

persuader que la science le feroit Dieu, se trouve en quelque façon accomplie par la simplicité des peuples, qui ont adoré les hommes sçavans. Il ne faut donc pas s'étonner si l'ambition & le desir de l'honneur se joignant à la curiosité naturelle, rendent le desir de sçavoir si ardent. *Le Pere Senault, dans l'homme criminel, neuvieme discours.*

La difficulté qu'il y a d'acquiescer la science en ralentit le desir, & l'éteint tout-à-fait en la plus grande partie des hommes.

Quoi que le desir de sçavoir réveille notre curiosité, & que l'ignorance même en laquelle nous sommes plongez, nous oblige à chercher notre satisfaction dans la connoissance des choses de ce monde, & notre divertissement à rechercher les secrets de la nature, néanmoins les difficultés qui accompagnent les sciences, nous en font perdre l'envie, & le desespoir d'y parvenir, détourne la plus grande partie des hommes d'entreprendre une si laborieuse carrière: c'est pourquoi ils aiment mieux demeurer dans leur ignorance, que de s'en garantir par l'étude constante & assidue qu'il y faut apporter durant un long espace de temps. Ils ne peuvent se résoudre à la conquête d'un bien, où la peine surpasse la gloire, & où la récompense n'est pas égale au travail. *Le même, dans le discours huitieme.*

La science est un bien que les hommes ne peuvent avoir, mais qui ne nous rend pas heureux.

La science est un bien qui ne nous peut être ravi; les tyrans qui nous ôtent la vie, ne peuvent nous ôter la science, & la calomnie qui peut ternir notre réputation, ne peut obscurcir nos connoissances: nous sommes sçavans en dépit de nos ennemis; ces précieuses richesses nous accompagnent dans la captivité, nous suivent dans l'exil, & ne nous quittent pas même à la mort: nous les portons par tout où nous allons, & la fortune qui ravit l'honneur aux conquérans, & prive les voluptueux de leurs plaisirs, ne peut ôter la science aux sçavans. Mais quelque avantage qu'elle ait sur tous les autres biens, elle ne sçaurait faire la félicité de l'homme, ni même lui donner un véritable contentement, parce qu'elle est toujours mêlée d'ignorance, que les lumieres font confuses, qu'elle a plus de doute que de certitude, & plus d'erreurs que de veritez; & outre cela qu'elle nous est souvent tres-inutile, & même ordinairement criminelle; car si elle n'est accompagnée d'humilité, ce qui est assez rare, elle nous enfle le cœur, nous remplit de suffisance, & d'ailleurs coûtant beaucoup à acquiescer, il faut avouer avec le Sage, que c'est une fâcheuse occupation que Dieu a donnée aux hommes pour les punir. *Le même, dans l'usage des passions, second discours du mauvais usage du plaisir.*

L'excellence de la science, & le plaisir qu'on y goûte.

Le desir de sçavoir qui nous est si naturel se fortifie encore par la dignité de cet exercice, & par la douceur qui s'y rencontre: car en effet, on a peine à s'imaginer qu'il y ait occupation plus digne de l'homme, que de s'employer tout entier à perfectionner la plus noble partie qui soit en lui; c'est-à-dire, la raison, qui s'accroît tous les jours, & reçoit de nouvelles lumieres par les connoissances que lui donnent les sciences. Et quant aux plaisirs qu'on y goûte, ils sont si grands, si solides, & si constants, qu'ils ont fait dire à un Philosophe qu'il ne pouvoit comprendre, que sans l'étude il pût y avoir rien de doux, ni d'agréable dans la vie. Cette inclination assez puissante d'elle-même, acquiert encore de nouvelles forces, par l'amour de notre propre excellence, qui a sur nous un mer-

Tome II.

veilleux pouvoir. Il est certain que la science est un des moyens les plus efficaces, & les plus assurés pour s'élever à quelque rang considerable; & comme l'amour qu'ont presque tous les hommes pour les dignitez est comme enraciné au fond de leur cœur, ils courent presque tous avec avidité à ce moyen, par lequel ils esperent contenter leur ambition. Mais sur-tout, ils se couvrent du prétexte de la piété, de l'utilité du prochain, & des fruits que le prochain peut recevoir de leurs travaux & de leurs études; puisque c'est un bien general qui merite d'être recherché par tous les hommes. Il arrive de là que souvent sous prétexte du bien public, nous favorisons nos inclinations particulieres, nous persuadant même que nous faisons purement pour Dieu, ce que nous ne faisons que pour nous, ou par des interêts bas & indignes de ce que nous sommes. *Grenade, en son Traité de l'oraison & de la meditation.*

Il y a plusieurs motifs, dit Saint Bernard, qui portent les hommes à vouloir acquiescer de la science. Les uns veulent sçavoir dans le seul dessein d'être sçavans, & c'est une curiosité blâmable: d'autres veulent sçavoir afin d'être en reputation, & c'est une sottise vanité: d'autres veulent sçavoir afin de vendre leur science, & d'acquiescer par là des biens & des honneurs, & c'est un commerce honteux. Il y en a d'autres au contraire qui veulent sçavoir, afin d'éclaircir le prochain, & c'est charité: & d'autres enfin qui veulent sçavoir pour s'avancer dans la piété, & dans les autres vertus, & c'est la véritable prudence. Tous ceux qui veulent devenir sçavans, peuvent avoir l'une de ces fins; mais c'est en quoi souvent nous nous trompons nous-mêmes, ne discernant pas clairement quel est le véritable motif qui nous y porte. Or de tous ceux qui s'appliquent ainsi à l'étude & à l'acquisition des sciences, il n'y a que les deux derniers qui n'abusent point des connoissances qu'ils acquiescent, puisqu'ils ne les acquiescent que pour le service de Dieu. *Le même.*

Les motifs differens qui portent les hommes à s'acquiescer à l'étude.

Si le desir excessif d'étudier est blâmable, il faut aussi avouer que quand il est modéré, & réglé par la raison, & de plus soumis à l'obéissance de ceux qui nous conduisent & qui ont autorité sur nous, bien loin d'être un vice, ou une tentation, c'est plutôt une vertu, & un exercice louable, & utile à toutes sortes de personnes, sur-tout aux jeunes gens, parce que par là ils employent leur temps à des choses serieuses, évitent l'oisiveté qui est la source de tous les vices, & le plus dangereux écueil de la jeunesse. Ils se délivrent de mille autres desirs, & se préparent un fond de capacité, par laquelle ils peuvent profiter aux autres, & à eux-mêmes. *Le même.*

L'application modérée à l'étude, & le desir des sciences, est louable quand il est réglé.

C'est le plus salutaire avis que l'on puisse donner à ceux qui se portent avec ardeur à l'étude pour les obliger à s'appliquer de telle sorte à la recherche des sciences, en considération de l'utilité du prochain, que jamais ils ne détournent les yeux de dessus leur propre avancement quand il en devroit revenir un moindre avantage au prochain; car la loi de la charité ne nous oblige pas de nous porter si fort pour les interêts des autres, que nous abandonnions les nôtres. Je passe plus avant, & je pourrais prouver aisément, que si l'on suit ce conseil, tant s'en faut que le prochain y souffre quelque perte, qu'au contraire il y trouvera de grands avantages.

On est obligé d'acquiescer la science nécessaire pour s'acquiescer des obligations de son état.

Hh

puisque l'unique & le véritable moyen de faire avancer les autres dans la voye de la perfection, c'est de travailler avant toutes choses, à son propre avancement: où pour gagner les âmes, & les convertir à Dieu, la bonne vie de ceux qui instruisent & qui enseignent, a plus de force, que toute la science, & que tous les plus éloquens discours qu'on leur peut faire. *Le même.*

On est obligé d'acquiescer la science nécessaire pour s'acquiescer des obligations de son état,

Ce n'est pas toujours une excuse légitime devant Dieu d'alléguer l'ignorance où l'on a été en manquant à ce qu'on a dû faire: au contraire, cette ignorance grossière où nous sommes sur une infinité d'obligations essentielles de notre état, ne sert qu'à nous rendre plus coupables: car outre les connoissances générales que le titre de Chrétien exige de nous, n'y a-t-il pas certaines professions dans la vie civile, qui demandent des lumières, sans lesquelles il est impossible de faire son salut? Vous êtes le dispensateur des trésors de l'Eglise, vous ouvrez & vous fermez quand il vous plaît ces canaux sacrés, qui renferment le prix de la redemption des hommes; vous n'avez pas la science nécessaire pour une dispensation si périlleuse; vous verrez sans discernement le sang de Jésus-Christ sur les vrais & sur les faux pénitens; rendez-vous habile dans votre état, ou renoncez à un emploi formidable aux Anges mêmes. Vous êtes le dépositaire de l'autorité du Prince, & l'arbitre du destin des peuples; les moindres paroles qui vous échappent sur ces tribunaux redoutables, où vous décidez des biens, de l'honneur, & de la vie des hommes, ont des conséquences irréparables, quand vous avez une fois parlé; si vous êtes entré dans ces emplois sans avoir acquis les sciences, qui leur doivent être indispensables attachées; si vous croyez que ce bon sens prétendu dont vous vous flattez, vous doit tenir lieu de cette parfaite intelligence des loix, qui vous est nécessaire; il n'est point de prétexte qui puisse assurer votre conscience, dans un état où il est moralement impossible que vous ne soyez quelquefois injuste sans le vouloir & sans le connoître, puisqu'enfin la science n'est pas moins nécessaire que la vertu, pour s'acquiescer dignement des emplois de la société, aussi-bien que de ceux de la Religion. *Essais de Panegyriques, tome x. dans le Paneg. de S. Thomas d'Aquin.*

Négligence de la plupart des Chrétiens d'acquiescer les choses nécessaires pour leur salut.

C'est une ignorance aussi criminelle qu'elle est ordinaire à la plupart des Chrétiens, qui n'étudient presque jamais, & qui ne sçavent que superficiellement ce qui est nécessaire pour faire leur salut, ou pour se bien acquiescer de leurs devoirs. Que leur sert-il d'être dans l'école de la sagesse de Dieu, s'ils n'écourent point ses leçons, & s'ils ne s'appliquent point par une sérieuse étude à entendre sa doctrine? Nous pouvons bien dire avec douleur ce que disoit autrefois S. Gregoire de Nyse; que de tous les métiers du monde, il n'en est point qui soit moins étudié, & par conséquent moins connu que l'art de bien vivre: & ne pourroit-on pas faire à plusieurs de ceux qui se piquent de science, & ont la réputation d'être sçavans, le reproche que faisoit Saint Paulin à un bel esprit, poli, & sçavant, mais qui étoit fort ignorant des vérités qui regardent le salut: Vous avez cueilli toutes les fleurs des ouvrages des Poëtes: *Floribus Poëtarum spiras*; vous êtes rempli de l'éloquence de tous les Orateurs: *Fon-*

tibus Oratorum inundas; vous êtes fort habile dans la science des Philosophes, & vous avez pris beaucoup de peine pour acquiescer les sciences humaines; mais vous avez négligé celles qui vous sont les plus nécessaires pour votre salut. *Le Pere Texier, Sermon 8. de son Avent.*

Il y a des choses que Dieu veut que nous connoissions, & ce sont souvent celles que nous affectons d'ignorer; il y en a d'autres dont Dieu a voulu nous cacher la connoissance, & ce sont celles-là que nous voulons pénétrer. Le Sage nous apprend cette vérité, quand il dit: *Ne vous appliquez pas avec empressement à la recherche des choses non nécessaires, & n'examinez point avec curiosité les divers ouvrages de Dieu.* Voilà une excellente règle pour distinguer les choses que nous devons apprendre, & celles dont nous ne devons point chercher la connoissance. C'est donc à nous à examiner les choses dont la connoissance nous est nécessaire selon notre état. C'est là ce que Dieu veut que nous sçachions, & c'est là où nous pouvons avec fruit exercer notre curiosité: car, continue le Sage: *Dieu nous a découvert beaucoup de choses qui étoient au-dessus de l'esprit de l'homme.* Tel qui ne connoit pas les premiers éléments de sa Religion, passe vainement son temps dans la recherche des choses dont il est très-indifférent d'être instruit. Quelquefois même ce seront des imaginations trompeuses, des conjectures incertaines, des raisonnemens fabriqués dans l'école du pere de mensonge, qui rempliront l'esprit de l'homme. Et c'est là ce que l'Ecclesiastique déplore quand il ajoute, que plusieurs se sont laissés séduire à leurs vaines opinions; que l'illusion de leur esprit les a retenus dans l'vanité & dans le mensonge. Quel est le moyen de reprimer cet esprit de curiosité, auquel il est si dangereux de se laisser séduire? C'est de ne point vouloir sçavoir ce qui est au-dessus de nous; c'est de se renfermer dans la connoissance des choses dont Dieu veut que nous soyons instruits; c'est de n'être point possédé du desir de tout sçavoir; c'est de s'appliquer à l'étude par rapport à Dieu; c'est de suivre exactement l'ordre de Dieu, soit pour le temps que nous devons donner à l'étude, soit pour les connoissances que nous devons tâcher d'acquiescer, soit enfin pour l'usage que nous devons faire de notre science. *Monsieur Lambert, dans les Discours sur la Vie Ecclesiastique, Discours onzième.*

Il faut étudier les choses que Dieu veut que nous connoissions.

Autre chose est d'étudier, afin d'être en état de remplir les devoirs des dignitez Ecclesiastiques, lorsque nous y serons légitimement appelés; autre chose d'étudier dans la vue de s'élever aux dignitez Ecclesiastiques. Le premier est dans l'ordre de Dieu. On connoit le poids des dignitez Ecclesiastiques, on les craint, on les redoute, on les fuit même; mais seulement on se tient prêt pour obéir à Dieu, dès le moment qu'il nous fera connoître ses ordres. Ce n'est point l'éclat des dignitez Ecclesiastiques qui nous éblouit; on recherche le travail & non point l'élevation. L'autre au contraire est plein de l'esprit d'orgueil; on vient pour servir Jésus-Christ, avec un esprit entièrement contraire à celui de Jésus-Christ; on veut être grand, & Jésus-Christ déclare que les petits & les humbles sont ceux qu'il aime, qu'il considère, & qui sont grands dans le Ciel. On se

L'étude est treppite en vue d'être Ecclesiastique que peut être saint & peut être errec-biâmbie.

réjoui d'être élevé, & Jesus-Christ veut que l'on cherche l'abaissement. On court après ce que les Saints ont fui, on n'est point effrayé de ce qui a paru à tous les Saints un fardeau au-dessus des forces de l'homme. Peut-on concevoir une temerité plus condamnable ? *Le même.*

De l'étude entreprise par un motif de vanité.

Ce que plusieurs font pour s'élever, & pour parvenir aux dignitez, d'autres le font pour acquérir de la gloire, & pour établir leur réputation. On veut être distingué dans le monde, y être estimé, y paroître avec éclat; voilà pourquoi l'on se donne beaucoup de peine pour avancer dans les sciences, parce qu'on sçait que les habiles gens y sont plus estimés que les autres. Vouloir être estimé dans le monde, c'est un desir blâmable dans un Chrétien, plus condamnable encore dans un Ecclesiastique, qui par son caractère, est plus obligé d'entrer dans l'esprit de Jesus-Christ; mais le desir d'être estimé des hommes peut-il s'accorder avec la morale du Fils de Dieu ? *Le même.*

Un Ecclesiastique doit régler ses études par rapport à l'utilité du prochain.

Vous voyez des personnes qui se destinent à l'Eglise; mais qui dévorent par le desir de sçavoir, veulent toujours apprendre, sans faire part à personne de ce qu'ils sçavent. Ils ont de vraies connoissances; mais ils ne les communiquent point. Avides de ce qu'ils ont, ils conservent pour eux-mêmes tout le bien qu'ils possèdent, & ne font aucune part aux autres des richesses qu'ils ont acquises. Gens tres-habiles, si vous voulez; mais tres-inutiles à l'Eglise: car avec un grand nombre de sçavans dans cette disposition, l'Eglise sera attaquée & ne sera point défendue. Les enfans demanderont du pain, & personne ne leur en rompra. *Le même.*

Un Ecclesiastique dans les études doit préférer l'utilité publique à la satisfaction particulière.

Un Ecclesiastique dans ses études ne doit pas suivre son goût; mais examiner avec soin ce qui est utile au prochain. Il vous seroit plus agréable, je n'en doute point, de vous appliquer; vous y trouvez plus de goût que dans les lectures saintes; mais ces sciences profanes ne serviront qu'à dissiper votre esprit; vous n'y recueillerez rien pour nourrir votre piété, ni celle du peuple que vous êtes obligé d'édifier, au lieu que les lectures saintes vous rempliront des maximes de votre état, & vous fourniront une ample matière pour porter le peuple à la pratique des vertus chrétiennes. Y a-t-il seulement lieu de délibérer? & ne devez-vous pas par préférence à toute autre étude, choisir celle, dont vous retirerez plus de fruit, & qui vous rendra plus disposé à bien exercer les fonctions de votre état? Que cette grande maxime soit bien imprimée dans votre esprit, que vous embrassiez un état qui demande que vous ne soyez plus à vous, mais à votre prochain; & par là vous déciderez aisément que vous devez avoir pour but dans vos études de l'édifier, comme vous devez travailler à son édification dans l'usage de votre science. *Le même.*

Il est impossible, par un motif moral, qu'un Ecclesiastique qui n'aime pas l'étude, & qui n'a point de science, mène une vie bien te-

Comme d'un côté notre foiblesse ne permet pas qu'une personne passe tout son temps en oraison & à l'exercice de la prière, & d'autres s'il n'aime pas l'étude, & ne s'est pas rendu capable de profiter au prochain par les sciences & les connoissances qu'il n'a point acquises. A quoi voulez-vous qu'un homme de ce caractère employe son temps? Son état ne souffre pas qu'il se fasse artisan, & le travail des mains, ne lui est pas défendu, il n'y a gueres d'apparence qu'il s'y applique entièrement

Tom. II.

pour fuir l'oisiveté. Aussi voyons-nous qu'un Ecclesiastique sans étude & sans science, est un homme qui mène une vie peu conforme à son état, qui rend & qui reçoit des visites inutiles, qui se trouve aux assemblées de jeu & de divertissemens, qui fréquente les compagnies mondaines, qui forme des intrigues, qui entre dans les negociations, qui débite des nouvelles: Je veux qu'il ne soit pas dans le desordre, & qu'il ne mène pas une vie scandaleuse. Est-ce là l'emploi d'un Ministre du Seigneur, d'un homme que l'Eglise entretient, afin d'en être secouru dans les pressantes necessitez ? *Le même.*

Il est nécessaire de ne se point rebuter des difficultez qui se rencontrent dans l'étude, si l'on se destine à un emploi, où la science & la capacité sont absolument nécessaires. C'est cependant de quoi on prétend se dispenser sous differens prétextes. L'un dit que l'application à l'étude seroit préjudiciable à sa santé; l'autre avoué ingénument qu'il n'est pas né pour la science, qu'il travailleroit beaucoup, & qu'il avanceroit peu, n'ayant ni goût, ni genie pour l'étude; & l'autre enfin, qu'il ne se peut ni gêner, ni contraindre, & que cet exercice demande trop d'assiduité. Mais si l'on veut confesser la vérité, la véritable raison est celle que nous avons dite la dernière, qu'ils aiment leur liberté, & qu'ils ne veulent en aucune manière se contraindre, ni se fatiguer: car on fait beaucoup de choses bien plus capables d'alterer la santé, & ceux qui croient qu'en travaillant beaucoup ils n'avanceront point, je n'ai qu'à leur répondre, qu'il est impossible qu'employant constamment un temps réglé à l'étude, ils n'y fassent un progrès assez considerable pour se rendre capables de remplir leurs devoirs; & pour ceux qui n'ont nulle inclination, nul genie, & nulle aptitude pour les sciences, ils doivent se faire, un point de conscience de s'engager dans un état ou dans un emploi où la science est absolument nécessaire pour s'acquitter des obligations indispensables qui y sont attachées, puisqu'il est évident qu'ils courent risque de leur salut. *Le même en partie.*

Il ne faut pas s'imaginer que la vie de l'étude soit une vie facile; ceux qui en feront une épreuve serieuse, trouveront au contraire que la vie d'une étude toute pure est la plus pénible de toutes les vies, & que les autres ne le sont presque qu'à proportion qu'elles approchent davantage de celle-là. La raison est qu'il n'y a rien de plus contraire à la nature que l'uniformité & le repos, parce que rien ne nous donne plus de lieu d'être avec nous-mêmes. Le changement & les occupations extérieures nous emportent hors de nous, & nous divertissent, en faisant que nous nous oublions nous-mêmes. De plus ce langage des morts est toujours un peu mort, & n'a rien qui pique vivement notre amour propre, & qui réveille fortement nos passions. Il est destitué d'action, & de mouvement; il ne porte dans notre esprit que des idées assez languissantes des choses dont il nous parle, parce qu'il n'est pas aidé du ton, du geste, du visage, & de toutes les autres choses, qui contribuent à rendre vives les images qui entrent en nous par la conversation des hommes. C'est ce qui fait qu'on souffrira plus facilement une vie agissante & tumultueuse, qu'une vie sédentaire, & une étude solitaire dans une chambre. Il est facile, & plus agréa-

Ceux qui se destinent à un emploi qui demande de la capacité, ne doivent point se rebuter de l'étude.

La vie qui se passe dans une étude continue & assidue, est ennuyeuse & tres-fâcheuse.

Hh 2

ble à la nature d'être soldat, marchand, d'aller sur mer, de hazarder sa vie, que de vivre dans le repos d'une solitude réglée. Lors donc qu'on a choisi ce genre de vie, il faut se refondre en même temps de combattre la langueur & la paresse; car l'amour propre qui veut avoir son compte, tâche de regagner d'un côté, ce qu'il perd de l'autre: ainsi ne pouvant jouir de l'agitation qui le satisferoit le plus, il veut au moins jouir de l'exemption du travail. *Essais de Morale.*

C'est peu pour un Ecclesiastique qui s'est consacré au service de Dieu, d'être docte, & laborieux, s'il ne produit sa science au dehors, & s'il n'en fait un bon usage. Car si autrefois les lévres des Prêtres gardoient la science comme un dépôt que le Seigneur leur avoit confié, il faut aujourd'hui qu'elles la versent & la répandent comme un bien qu'ils doivent à tous les peuples. Alors la vérité, ce semble, n'avoit qu'un petit coin de la terre qui lui appartint; le commandement n'étoit pas encore donné de la publier à tout le monde; & ainsi ces confidens des secrets du ciel n'avoient pas tant de besoin du don du discours & de la parole, pour l'annoncer. Mais aujourd'hui que toute la terre lui appartient, & que les ministres du Tres-Haut sont chargés d'instruire & d'éclairer ceux que Dieu a commis à leur conduite, ils n'ont que la moitié de ce qui leur est nécessaire, s'ils n'ont que la science & la connoissance sans la parole. Ils ne sont pas capables de servir l'Eglise parfaitement, ni de succéder à la dignité & au ministère des Apôtres, s'ils ne reçoivent les dons de Dieu, tels que les Apôtres les ont reçus, & si le Saint Esprit qui descend sur eux pour leur enseigner toute vérité, ne leur donne en même temps le don des langues, pour l'enseigner aux autres. *Dans la vie du Cardinal de Berulle, livre troisième, chapitre douzième.*

Toutes les lumières de l'esprit ne doivent servir qu'à perfectionner le cœur; & plus nous sommes éclairés, plus nous devons être saints; & Dieu demandera plus à ceux qui ont plus reçu. De là vient que les Chrétiens à qui Dieu a révélé toutes les vérités de l'Evangile, doivent sans doute être plus parfaits que les Juifs, à qui Dieu n'avoit parlé qu'en énigme & en figure; & parmi les Chrétiens, ceux à qui Dieu fait le plus de part des trésors de sa science, à qui il donne de plus vives idées de ses perfections divines, à qui il manifeste plus clairement les mystères de la Religion; ceux-là, dis-je, doivent aimer & servir Dieu avec d'autant plus d'exactitude, qu'ils en connoissent mieux l'obligation; & lorsqu'ils ferment les yeux volontairement, pour ne pas voir le ciel qui les illumine, ils deviennent plus coupables, selon qu'ils ont plus de lumières. *Essais de Panegyriques. Panegyrique de Saint Augustin.*

Il y a des personnes qui ne veulent point sçavoir ce qu'ils sont obligés de faire, s'imaginant d'être moins punis s'ils ignorent le bien qu'ils auroient dû pratiquer: mais c'est abus, & une grossière illusion; car il y a grande différence entre ceux qui ignorent simplement leurs obligations, & ceux qui ne veulent pas les sçavoir: celui qui tâche de connoître ses devoirs, & qui ne le peut, en a une simple ignorance; mais celui qui rejette les occasions & les moyens de s'en instruire, qui craint d'en avoir connoissance,

qui détourne ses oreilles de la voix de la vérité, témoigne un mépris plus injurieux de la volonté de son maître, & une indifférence plus criminelle pour son salut, se souciant si peu de sçavoir si la voye qu'il suit l'en détourne, ou si elle est propre à l'y conduire. Ainsi cette mauvaise disposition, qui fait fermer à ces aveugles volontaires les yeux à la lumière de la vérité, bien loin d'excuser les chutes qu'ils font dans les tenebres où ils marchent, rend au contraire les fautes qu'ils font plus énormes, & plus indignes du pardon. Ils ont beau pourtant se flater, d'être exempts de crime, & de n'avoir aucun compte à rendre des devoirs qu'ils ont manqué de pratiquer, quand ils ne les ont point connus; ils seront jugés & traités de même que s'ils en avoient eu une parfaite connoissance, parce que leur ignorance est volontaire, & un effet de la corruption de leur cœur. Il est vrai que l'ignorance des obligations attachées à son état, par négligence & par paresse de s'en instruire, est moins criminelle que cette ignorance affectée; mais elle ne laisse pas pourtant de rendre coupables aux yeux de Dieu ceux qui ômettent de remplir quelque devoir de leur état, faute d'apporter le soin & la diligence qu'ils auroient dû pour s'en instruire, ou d'apprendre les sciences nécessaires pour s'en bien acquitter: car leur ignorance est indirectement volontaire, & ils sont justement censez avoir bien voulu ignorer ce qu'ils ont négligé d'apprendre. Si Dieu, dit Saint Augustin, ne vous impute pas à péché ce que vous ne sçavez pas par une ignorance invincible, & faute d'avoir eu moyen de vous en instruire, il ne vous fait point de tort de vous imputer ce que vous ignorez par négligence de l'apprendre: *Non tibi imputatur ad culpam, quod invitus ignoras, sed quod negligis querere quod ignoras.* Monsieur La Font. *Emretiens Ecclesiast. pour le sixième Dimanche après Pâques.*

De ce principe voyez combien suivent de conséquences, qui découvrent à une infinité de gens, l'illusion grossière où ils sont de se croire fort innocens, & exempts de blâme quand ils manquent par ignorance, ou faute de science suffisante à leurs devoirs. Ainsi Medecins ne vous flatez point, qui ordonnez par ignorance un remède pernicieux à vos malades, & qui avancez leur mort, quoi que vous ne le leur ayez donné qu'en vue de les guérir, vous deviez avoir étudié & sçavoir la qualité de ce remède avant que de vous en servir; votre ignorance vous rend coupables de leur mort. Juges ne comptez point trop sur la droiture de votre cœur, & sur l'attachement inviolable que vous avez à la justice, lorsqu'elle vous est connue; si vous prononcez un arrêt injuste en ce procès, faute de l'avoir bien examiné, quoi que vous ayez prétendu faire justice, vous êtes coupables, & obligés de réparer le tort qu'en a reçu celui que vous avez condamné injustement, soit par ignorance du droit ou du fait, l'une pour n'avoir pas la science suffisante, & l'autre pour ne vous être pas fait assez instruire. Confesseurs, Directeurs, Prédicateurs, qui êtes appelés à la direction & à la conduite des âmes, ne vous fiez point tellement, à la pureté de vos intentions, ni au zèle que vous ressentez de gagner des âmes, toutes les fautes que vous commettez en l'exercice de ces ministères si excellents, par ignorance des règles qu'il y faut garder, vous sont

Ce n'est pas assez à un Ecclesiastique d'être savant, s'il n'a le talent de communiquer sa science par le discours.

La science doit servir à nous rendre plus saints & plus parfaits.

Différentes sortes d'ignorances, dont les unes excusent de péché, & les autres non.

imputées; il ne falloit point vous y engager sans avoir la capacité nécessaire pour en remplir tous les devoirs, vous êtes coupables de tous les mauvais conseils que vous donnez à vos penitens, & responsables de leurs suites; pourquoi êtes-vous entrez dans ces emplois sans avoir la science & la capacité qui est requise pour les exercer, sans s'exposer au danger de s'y perdre? *Le même.*

On ne desireroit pas également l'étude, & la science.

Il n'y a personne qui ne desire sçavoir; il n'y en a pas tant qui desirerent étudier, parce qu'il y a plus de curiosité dans le premier que de travail, & plus de travail & de dégoût dans le second que de plaisir: car comme il n'y a rien de plus pénible à l'homme que de se souffrir soi-même, il s'en suit que l'étude qui nous retire des occupations extérieures, & qui nous oblige de demeurer avec nous-mêmes, n'est pas sans travail & sans chagrin. Néanmoins Dieu a tellement disposé les esprits, que l'étude est un emploi pour les uns, & un divertissement pour les autres; les premiers ont besoin de constance pour en soutenir le travail, les seconds ont besoin de sagesse pour en empêcher le dégoût. *Pris du livre intitulé: La conduite du Sage.*

Les mauvais motifs que quelques-uns se proposent dans l'étude des sciences.

Il y a des gens qui étudient seulement pour étudier, sans se proposer une autre fin que d'ajouter de nouvelles connoissances aux anciennes. C'est une espece d'avarice spirituelle; car comme l'avarice consiste à accumuler richesses sur richesses, sans les communiquer aux autres: ainsi le propre de cette avidité est d'amasser science sur science, seulement pour sa propre satisfaction. Cette sorte d'étude peut être excusable, quand on ne la prend que par divertissement; mais quand elle est d'emploi & de devoir, parce que l'emploi a rapport aux autres, elle est aussi déraisonnable que si la bouche ne prétendoit manger que pour elle-même, & non pas pour tous les autres membres. Il y en a d'autres qui étudient par vanité pour faire paroître leur esprit & leur science: cette étude ressemble à de certaines viandes, qui enflent plus qu'elles ne nourrissent, & qui n'envoyent que des fumées au cerveau. La science qui ne s'acquiert que par vanité, ne se communique que par vanité, & en se communiquant de la sorte, elle ne nourrit ni l'esprit de celui qui la communique, ni l'esprit de celui qui la reçoit. Nous en voyons aussi qui étudient des choses qui n'ont point de rapport à l'état où ils sont, c'est employer du temps pour apprendre à le perdre; c'est prendre de la peine pour rendre son étude inutile, si on ne s'en sert pas, ou ridicule, si l'on s'en sert. *Le même.*

Reflexions chrétiennes sur la science & sur l'étude.

Vous cultivez votre esprit par l'étude des sciences; mais de quoi vous servira de le remplir de connoissances & de lumieres, si vous laissez votre ame dans l'obscurité & dans l'erreur? Vous tâchez de vous rendre habile homme; mais à quoi bon la science des choses naturelles, si vous n'entendez rien dans la science du salut? Vous vous plaisez avec les anciens Auteurs, & à entendre le sens de leurs paroles; que n'écoutez-vous donc aussi la voix de toutes les créatures, qui vous parlent de Dieu? Vous avez appris beaucoup, si vous avez appris à vous vaincre vous-même; mais qu'avez-vous appris, si vous n'avez pas appris à souffrir comme il faut? Qu'avez-vous appris dans la consideration des cieus, des éléments, des mixtes, des plantes & des animaux, si vous ne pouvez comprendre les qualitez

Tome II.

de votre cœur? Vous avez appris à débrouiller des questions difficiles; mais avez-vous appris à débrouiller votre conscience, & les comptes que vous avez à rendre à Dieu? Vous avez appris beaucoup de choses de la Divinité; mais avez-vous appris à l'adorer en esprit & en verité? Mais quelque temps que vous ayez mis à l'étude, la mort viendra, qui vous en apprendra plus en un moment, que toute votre vie ne vous en a pû apprendre; car ce dernier moment fait les sçavans, aussi-bien que les bienheureux & les malheureux. *Le même.*

Se rendre sçavant, c'est faire beaucoup; mais se servir bien de la science, c'est faire encore plus. Il y a toujours quelque curiosité à chercher la science, & il y a du travail à l'acquiescer; mais il y a de la sagesse à s'en servir, & tel a pû trouver le moyen d'acquiescer de la science, qui ne trouvera jamais le moyen de s'en servir bien à propos; car il est bien plus difficile de bien appliquer les lumieres de son esprit, que de les acquiescer. Les lumieres naturelles, les lumieres acquies, & les lumieres infuses sont les sçavans; mais le bon usage de ces lumieres fait le sage, & fait qu'il l'est effectivement. Or le sage se sert de sa science, ou pour s'entretenir lui-même, ou pour converser, ou pour enseigner. Si c'est pour s'entretenir lui-même, qui est l'action d'un esprit indépendant qui se prend lui-même pour le maître, & le compagnon de ses études, il faut qu'il fasse si bien qu'en s'entretenant des secrets de la nature, il n'oublie pas aussi de s'entretenir des secrets de sa conscience & de son cœur: car à quoi bon d'aller toujours errant parmi les étrangers, & ne demeurer jamais chez soi; c'est-à-dire, à quoi bon s'appliquer toujours à considérer les astres, les éléments, les plantes, & ne s'appliquer jamais à se considérer soi-même? Pourquoi prêter incessamment l'oreille pour entendre ce qui se dit au dehors, & ne la prêter jamais pour entendre ce qui se dit en notre ame de nous? Si c'est pour converser, qu'il évite la vanité d'un esprit qui cherche à paroître, & à briller dans les compagnies; si c'est enfin pour enseigner, il faut qu'il ait l'esprit dégagé de toute opinion fautive; car il seroit à craindre qu'il ne rendît ceux qui l'écoutent susceptibles de son erreur plutôt que de la verité; & comme la curiosité de l'homme est telle qu'il prendra plutôt garde à une comete éclatante & de mauvais augure, qu'à tant d'étoiles qui éclairent durant la nuit, sa misere aussi est si grande qu'il s'arrêtera plutôt à une erreur qui brille dans la bouche de celui qui enseigne, qu'à tant de veritez qui éclatent dans les livres des sages. *Le même.*

Sur l'usage de la science.

Il y a des veritez naturelles, des veritez morales, & des veritez chrétiennes. Or c'est un ordre établi de Dieu, qui porte que les premières veritez disposent notre esprit aux secondes, & les secondes le disposent aux troisiemes, comme celles qui étant de la dernière consequence demandent plus de dispositions, & dans celui qui les enseigne, & dans celui qui les apprend. Ainsi bien loin que la connoissance des choses naturelles, l'art de raisonner, les sciences humaines, doivent être regardées comme des choses inutiles, puis qu'en cultivant l'esprit, elles l'éclairent, & l'esprit étant plus éclairé, la volonté est plus facile à être échauffée à la poursuite du bien, & à la pratique de la vertu, qui est si con-

La science est utile pour devenir vertueux.

Hh 3

forme à la raison ; & enfin la connoissance des vertez morales , est une favorable disposition à recevoir & à goûter les vertez chrétiennes , dont on connoît mieux le prix , & dont on conçoit mieux l'importance. C'est pourquoi l'étude des sciences naturelles , n'est pas seulement une occupation honnête , elle est de plus une disposition à la vertu , & qui nous ouvre l'esprit pour mieux comprendre les veritez nécessaires au salut. *Auteur anonyme.*

L'inutilité des sciences qui n'ont pas pour fin le salut.

Que profitent la plupart des choses que nous apprenons , à un homme qui est fait pour l'éternité ? Qu'est-ce que les sciences humaines nous apprennent , si l'on s'en tient aux connoissances qu'elles nous donnent ? des mots , des dates , des faits qui ne nous regardent plus , & qui ne servent qu'à montrer que nous les savons ; des questions vaines & souvent ridicules , ou dangereuses ; des speculations sans fin , une infinité de fictions & de mensonges , & presque rien qui nous soit utile , & dont notre ame se puisse nourrir. Comment est-ce d'ailleurs que la plupart des hommes connoissent les choses d'une manière si trouble & si confuse , que ces prétendues connoissances ne servent qu'à les jeter dans l'égarement ? Il ne faut qu'avoir des idées confuses des choses & beaucoup de vanité , pour être perpétuellement dans l'erreur , & il est certain que l'érudition ordinaire donne l'un & l'autre. Ceux-là même qui savent le mieux ce qu'ils savent , & qui se sont accoutumés à épurer , par l'exactitude d'une méditation appliquée , les connoissances qui embrouillent le cerveau des autres par leur confusion , ne remportent pas au fond un plus grand fruit de leur étude , que de connoître combien les connoissances de l'homme sont bornées : ils se trouvent environnés par tout d'abîmes impenetrables , ils ne sauraient faire un pas sans trouver une difficulté , le nombre de leurs connoissances distinctes est petit , encore ces connoissances sont-elles comme ensevelies dans un nombre presque infini de préjugés & d'erreurs , dont il faut les separer ; & ce qu'il y a de plus fâcheux , c'est que si ces connoissances éclairent l'esprit plus que les autres , on ne voit point qu'elles servent davantage à la satisfaction du cœur. *L'Abbadie, Livre intitulé : L'art de se connoître soi-même.*

On consacrer la science quand on étudie en vûe de l'éternité.

Quand on se sert des sciences en vûe de l'éternité , on peut dire qu'on consacre les plus petites connoissances en les dirigeant à une si grande fin ; qu'on ne trafique point pour le temps de ce qui peut servir à l'éternité ; que le cœur ne s'enfle point par la science , mais que la science tire la perfection du rapport qu'elle a avec les vûes & les mouvemens sublimes de son cœur , & que sa lumière au lieu de troubler le repos du monde , en procure le bien & la paix. *Le même.*

De la vanité & de l'incertitude des sciences humaines.

Pour être convaincu de la foiblesse , & du peu de certitude des connoissances de l'homme , il n'y a qu'à examiner le peu de fruit & le peu d'avantage qu'on tire du travail , & de la méditation des beaux esprits. Depuis tant de siècles qu'ils se sont occupés à rendre raison de toutes choses , on est encore réduit à ne la pouvoir presque rendre de rien ; on est aux premières leçons , on dispute de tout ce qui a été confessé , tout ce qu'on enseigne est contredit ; ou l'on confirme les vieilles erreurs , ou l'on en établit de nou-

velles , c'est un circuit qui embarrasse au lieu d'instruire. *Auteur anonyme.*

Puisque Dieu créa l'homme parfait , & qu'il l'a créé avec le desir de savoir , il faut que la science soit quelque chose d'excellent , & dont l'acquisition ne lui doit pas être déniée. A la regarder dans sa source & dans ses effets , c'est un rayon de la propre lumière de Dieu , laquelle pénétrant les choses les plus épaisses , les découvre telles qu'elles sont à l'entendement , ou qui élevant la puissance de l'homme embarrassée dans les organes , lui fait voir des choses qui ne tombent point sous ses sens. *Le même.*

La science en soi est quelque chose d'excellent.

Ce que le Sage appelle la science de Dieu , est proprement la piété & la religion fondée sur la connoissance que l'on a de la grandeur de cette souveraine Majesté. Elle est divine dans son principe , parce qu'elle vient de Dieu ; dans sa fin , parce qu'elle nous conduit à Dieu ; dans son objet , parce qu'on y traite des choses divines. Elle n'est pas comme ces connoissances sèches & stériles , qui satisfont & qui repaissent l'esprit sans passer jusqu'au cœur , où la curiosité nous porte , où la vanité nous entraîne , où l'espérance d'une estime imaginaire auprès des hommes nous itate ; ses principes sont solides , raisonnables , & quelque élevez qu'ils soient , surpassant la sphere de notre esprit , ils ont toujours je ne sçai quoi de proportionné aux affections de nos cœurs. J'aurois mauvaise grace de la profession dont je suis , de blâmer absolument les lettres humaines , je sçai que c'est ordinairement le plus honnête exercice , & le plus bel ornement de l'esprit humain : mais après tout , quand elles n'ont point d'union avec la science de Dieu , quand elles ne sont point soumises aux veritez divines , & quand elles n'ont point pour but de nous porter à la connoissance & à l'amour de Dieu , elles ne peuvent servir qu'à remplir l'esprit de fumée , & à le faire évanouir dans ses propres pensées , comme il arriva à ces orgueilleux Philosophes , dont parle Saint Paul , auxquels le funeste sçavoir ne seroit qu'à les faire tomber dans un aveuglement déplorable , & dans un sens reprouvé. *Le même.*

On doit condamner les usages que les sçavans du siècle ont coutume de faire de leur science ; ils ne pensent qu'à se satisfaire l'esprit par un amas inutile de connoissances purement humaines. Leurs études ne sont que des amusemens profanes ; ils vivent plus en Philosophes qu'en Chrétiens ; ils n'ont de l'estime que pour les vertus morales. La bonne foi chez eux , la gratitude , & les autres principes d'honneur sont inviolablement gardés , ils se bornent là sans passer aux vertus chrétiennes ; ils accommodent leur religion à leurs lumières , au lieu d'accorder leurs lumières à leur religion , & ils croient que la vie & la mort d'un honnête & d'un habile homme , est la vie & la mort d'un prédestiné. *Le même.*

Le mauvais usage que les sçavans du siècle font de leur science.

Au lieu de cette sécheresse rebutante si ordinaire aux hommes , Saint Augustin a sçu joindre une onction touchante avec une érudition profonde , les sentimens les plus tendres de la dévotion avec les principes les plus solides de la Religion. On remarque dans tout ce qui est sorti de sa plume , une doctrine réduite en pratique , & qui passe de l'esprit au cœur , une raison que la grace éclai-

L'accord de la science & de la piété dans saint Augustin.

re, les veilles & l'étude fortifiées par la meditation & la priere; en un mot, ce caractère singulier qui distingue si bien la science de Dieu d'avec celle de l'homme. Il seme des traits embrasés de l'amour de Dieu avec les raisonnemens les plus forts de la Theologie. De la même main dont il terrasse l'heresie, il établit les fondemens de la foi. Il passe des mouvemens aux maximes, des reflexions aux preuves. Sur-tout on y reconnoît une éloquence des choses, qui se nourrit des sujets qu'elle traite, qui sans s'assujettir à ces regles, où les genies bornés se renferment, puise toutes les richesses dans le fond d'un esprit sublime, & d'une pieté éminente. *L'Abbé du Jarry, dans le Panegyrique de Saint Augustin.*

La science d'elle-même n'est point contraire à la devotion.

Saint François de Sales, dans son admirable livre de l'Amour de Dieu, nous enseigne que la science n'est point de soi-même contraire à la devotion; mais au contraire tres-utile, & si elles sont jointes ensemble, elles s'entraident admirablement; quoi qu'il arrive fort souvent, que par notre misere, la science empêche la naissance de la devotion, parce que la science enfle & enorgueillit, & l'orgueil, qui est contraire à toute vertu, est la ruine totale de la devotion. Helas! ce malheur n'est que trop commun, & dans toutes les sciences on a vu de ces esprits éminens faire des chûtes funestes. Saint Paul nous en fait une peinture au naturel, en parlant des Philosophes dont Dieu voulut châtier l'orgueil: *Quia cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt, sed evanuerunt in cogitationibus suis; propter quod tradidit illos Deus in desideria cordis eorum.* Mais n'attribuons point cette punition à des causes inconnues, c'est un effet naturel de la science, & sans l'esprit de Dieu, il est impossible de voir un homme qui surpasse les autres en connoissances, & qui soit humble en même temps. *Sermon manuscrit du Pere Etienne Chamillard.*

La science que doivent avoir les Pasteurs & ceux qui conduisent les ames.

Les Docteurs supposent comme indubitable, l'obligation qu'a un Pasteur d'instruire les ames qui sont sous sa conduite, & de cette obligation ils concluent qu'un Pasteur est de plus obligé à sçavoir & à croire distinctement plusieurs veritez que son peuple peut ignorer, parce qu'il appartient à celui-ci d'apprendre, & à celui-là d'enseigner. Or peut-on enseigner ce qu'on ne sçait pas? Une nuée qui n'est point chargée, ne peut donner d'eau, dit l'Ecriture, & un homme qui n'a point de science n'en peut communiquer: *Si repleta fuerint nubes, imbrem super terram effundent.* Saint Thomas & Saint Bonaventure s'étendent davantage sur cette obligation, & rapportent à ce sujet la menace que Dieu fait au chapitre quatrième d'Osée: Parce que vous avez rejeté la science, je vous rejetterai aussi, & vous ne ferez point les fonctions de mon sacerdoce: *Quia tu scientiam repulisti, repellam te, ne sacerdotio fungaris mihi.* *Le Pere Seigneri, du devoir des Curez.*

Si les Prêtres sont les interpretes du Dieu vivant, si c'est par leurs bouches qu'il explique, qu'il rend ses oracles, il est aisé de comprendre combien leur insuffisance peut apporter de trouble & de confusion dans la famille du Seigneur. En vain le Seigneur vous appellera, & du faite des montagnes, & du milieu des grands chemins, comme parle le plus sage de tous les Rois; en vain il semera

sa parole, & ses divins enseignemens dans le monde, son langage tout mysterieux est un langage presque inconnu parmi les hommes; il n'y a (Messieurs) que la lumiere des sciences qui puisse percer ces ombres, ces obscuritez, ces énigmes adorables qui renferment tout le secret de l'heureuse économie de notre salut; ce n'est donc pas sans raison que les Prophetes & les Apôtres, que les Peres & les Conciles, que l'Eglise & la Synagogue éloignent les ignorans du ministere des Autels. Cependant il est étrange que les hommes de sçavoir soient si peu confiderez: est-ce donc que tout Israël est maintenant devenu Prophete, comme Moïse le souhaitoit dans le desert? est-ce que le monde n'a plus besoin d'instruction, n'a plus besoin du flambeau de la doctrine? *Monsieur Patru, Plaidoyé quatrième.*

Je parle ici d'une science qui édifie, & qui n'enfle point; qui échauffe autant la volonté, qu'elle éclaire l'entendement; qui s'acquiert plus par la pratique que par l'étude, & qui est plus le fruit de la grace & de l'operation de Dieu, que du travail de l'homme. Je parle d'une science que l'Ecriture appelle la science de l'aine, la science de l'esprit, la science du salut, la science des Saints, la science du Seigneur, la science de Jesus-Christ, la science de Dieu, c'est-à-dire, la science qui a Dieu pour principe, pour objet & pour fin. *Le Pere le Valois, lettre seconde sur la retraite.*

Si l'Apôtre traite les sages de l'antiquité de fous, & d'insensés; s'il parle avec une vehemence foudroyante, contre ceux qui ne pouvoient connoître Dieu autrement que par ses ouvrages, & par les seules lumieres de la raison; s'il dit qu'ils sont inexcusables, & qu'ils se sont amassés un tresor de colere & de peines éternelles par leur ingratitude & par leur aveuglement volontaire; de quels termes se serviroit-il contre des Chrétiens, qui sont plus d'estime des connoissances vaines & mauvaises, que de la science du salut; qui préfèrent la lecture des livres prophanes à celle des livres sacrez, & qui se croient plus honorez d'être les disciples & les imitateurs de ces sages, que d'être les disciples & les imitateurs de Jesus-Christ? *Dans le recueil des Pièces presentées à l'Academie Françoise, en l'année 1673.*

Toutes les sciences ont deux choses qui les font estimer, l'utilité que l'on en retire, & la gloire que l'on en reçoit. Elles nous sont utiles & glorieuses, ou parce qu'elles nous servent à nous connoître nous-mêmes, ou parce qu'elles nous apprennent des choses qui nous peuvent conduire à la connoissance de Dieu, & de nous-mêmes; toutes les connoissances qui non seulement ne produisent ni l'un ni l'autre de ces deux effets, mais en produisent même de tout oppozés, ne meritent pas le nom de sciences, & ceux qui les possèdent n'ont pas droit de prétendre à celui de sçavans. Ainsi comme on ne peut jamais tirer d'utilité ni de gloire d'une connoissance vaine & mauvaise, & d'une curiosité blâmable & défendue; & comme ces connoissances ne peuvent jamais avoir ni Dieu, ni l'homme pour objet, & que même elles sont oppozées à la science du salut, qui consiste à connoître Dieu & à nous connoître nous-mêmes, n'est-il pas évident que ceux qui font toute leur étude de ces sortes de connoissances ne sont pas sçavans? *Le même, quatrième discours.*

Excellence de la science de Dieu.

Combien ceux qui negligent cette science, sont coupables!

Quelles sciences doivent être appelées vaines & inutiles, & quelles sont celles qu'on peut cultiver.

La seule science du salut doit être notre emploi, celles qui ne nous y aident pas sont inutiles.

Il est permis à un Chrétien d'être Orateur, d'être Poète, d'être Mathématicien, d'être Philosophe; mais il ne doit point passer toute sa vie sur le tour d'un Sonnet ou d'une période, sur une figure de géométrie, & sur des formes substantielles; comme si l'homme n'étoit au monde que pour faire des vers, que pour bien parler, que pour tirer des lignes; il peut faire un essai des forces & de la beauté de son esprit sur toutes ces connoissances; mais il n'en doit point faire un emploi. La seule science du salut le demande tout entier, parce que c'est par elle seule qu'il peut être heureux, & que toutes les autres connoissances lui sont inutiles sans cela. *Le même.*

La vanité & le peu de solidité des sciences prophanes.

Depuis le péché originel, tout ce que l'homme a sçu n'a été que confusion, qu'erreurs, & que tenebres. L'orgueil qui fit sa chute, a toujours été la cause de son aveuglement, & de son ignorance. Il fait beaucoup de bruit pour acquérir une haute estime à ces connoissances. Mais on découvre tous les jours qu'encore que l'appareil des sciences soit grand, le fond en est en effet peu solide; ces grandes Bibliothèques qu'on assemble de tous côtés, sont les preuves de la foiblesse & de la vanité de l'homme; ceux qui examinent ces ouvrages sans passion, & de bonne foi, qu'y trouvent-ils qu'un amas de redites & d'erreurs? L'ordre des matières est souvent changé, mais c'est toujours la même chose qui paroît sous d'autres titres; quoi que la parure soit nouvelle, l'invention en est très-ancienne; on cherche la vérité dans un labyrinthe de faux principes, on établit des maximes qui se détruisent par d'autres, on trouve par tout le chemin ouvert à l'erreur, & presque pas une route qui tende directement à la vérité. De manière qu'après l'étude d'une longue vie, c'est beaucoup pour ceux que l'on appelle les sçavans du monde, si leur orgueil leur permet d'avouer de bonne foi qu'ils ne sçavent rien. *Le même.*

Combien le desir de sçavoir est naturel à l'homme.

Le desir de sçavoir est si naturel à l'homme, qu'il veut être sçavant, aussi-tôt qu'il a l'usage de sa volonté, & il le veut aussi longtemps qu'il est homme. La raison qui le distingue des bêtes, le mene de connoissance en connoissance, donne de perpetuels objets à sa curiosité, lui fait mettre en œuvre toutes les dispositions qu'il a aux recherches qui peuvent l'instruire, & lui apprendre ce qu'il ne sçait point: de sorte que n'étant homme que par la raison, & ne raisonnant que pour sçavoir, il semble qu'il ne soit homme que pour être sçavant. *Le même. Sixième Discours.*

De la science du salut, qui est la véritable science.

La science du salut n'est autre chose que la connoissance des veritez fondamentales de la Religion, & du culte que nous devons à Dieu. C'est la guide de la raison, qu'elle conduit dans ce labyrinthe affreux où nos erreurs la jettent à toute heure. On peut dire que c'est une ligne de communication entre le ciel & la terre, un canal par lequel les notions divines coulent dans le cœur de l'homme, une échelle par laquelle Dieu descend sur la terre, & l'homme monte dans le ciel. En un mot, la science du salut c'est la foi Chrétienne. Qui croira sera sauvé: voilà la doctrine de l'auteur du salut. *Le même.*

De l'abus qu'on fait de la science.

Il ne seroit pas difficile de faire voir que les bonnes choses se changent souvent en mauvaises, & que l'usage a pû quelquefois corrompre ce qu'il y avoit de plus louable dans leur origine. Ainsi l'homme se sert sou-

vent de ses propres lumieres pour offusquer sa raison; il employe les connoissances dont il a rempli son esprit, à des choses indignes de l'excellence de sa nature. L'un travaille à devenir sçavant, pour satisfaire la curiosité, l'autre pour acquérir de la reputation, celui-ci pour entrer dans les charges, celui-là pour amasser des richesses, enfin presque tous pour contenter leur vanité, leur avarice, ou leur ambition, & lorsqu'ils ont acquis la science, à combien de mauvais usages ne la font-ils point servir? Ainsi comme les eaux les plus salutaires dans leurs sources, se trouvent quelquefois empoisonnées par les canaux où elles passent; de même ces connoissances qui sont bonnes si nous les considerons en elles-mêmes, deviennent mauvaises par le moyen de ceux qui les possèdent, lorsqu'ils ne devoient s'en servir que pour s'élever plus facilement à la connoissance de Dieu, pour contempler les adorables veritez de la Religion, pour exciter les hommes à la vertu, pour se connoître soi-même, pour s'instruire de ses devoirs, & pour mieux s'acquitter de l'emploi que nous avons embrassé, & de l'état auquel Dieu nous a appelés. *Le même.*

Voici comme l'Ecclesiaste parle de soi-même. J'ai été Roi en Jerusalem, & je me suis mis dans l'esprit de faire une recherche exacte de tout ce qui est sous le soleil; cette occupation est fâcheuse, & quoi que j'aie précédé en sagesse tous ceux qui ont été devant moi, & que j'aie appris & contemplé bien des choses; toutefois j'ai reconnu qu'il y a bien du travail & de l'affliction d'esprit; parce que plus l'on sçait, plus on conçoit d'indignation de voir qu'on ignore plus qu'on ne sçait, & plus on travaille, quoi que pour l'ordinaire assez inutilement, pour apprendre ce qu'on ne sçait pas. C'est donc une grande temerité de penser qu'on puisse tout sçavoir, & de prétendre à l'imaginair encyclopedie des Grecs, qui n'est autre chose que l'université des sciences enchaînées les unes avec les autres comme dans un cercle. Nous en voyons dans le monde qui veulent passer pour universels, & qui ne sçavent presque rien, & pour vouloir trop sçavoir ils demeurent toujours ignorans, n'ayant qu'une fort legere teinture de ce qu'ils ont plutôt effleuré que pénétré. *Semper discentes, & nunquam ad scientiam veritatis pervenientes.* Comme dit l'Apôtre Saint Paul. *Le Pere Dumeau.*

De toutes les sciences, celle que l'Ecriture appelle science de Dieu, & science du salut, est la plus nécessaire, ou pour mieux dire, l'unique qui soit nécessaire. C'est elle que le Sauveur est venu enseigner aux hommes, dans la loi de grace, bien mieux que n'avoient fait les Prophetes dans l'ancienne loi, ni que les Patriarches dans la loi de nature. Il a voulu que Saint Jean-Baptiste son Précurseur commençât les leçons de cette science, dans le desert & sur le Jourdain, selon la prédiction de son pere Zacharie: *Ad dandam scientiam salutis plebi ejus.* Il les continua ensuite durant tout le temps de sa prédication. Il envoya son Saint Esprit à ses Apôtres après son Ascension, pour leur enseigner, comme il leur avoit prédit, toute vérité: *Cum venerit Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem.* Le Saint Esprit n'enseigne pas aux Apôtres les veritez de la Philosophie profane; mais seulement les veritez du Ciel & du salut éternel. Cette même science est

C'est une pure folie & une temerité insupportable de vouloir tout sçavoir.

2. ad Timoth. 3.

La science de Dieu & du salut, est la plus nécessaire & la plus excellente de toutes les sciences.

LUC. I.

appelée dans l'écriture la science des Saints, que Dieu inspira au Patriarche Jacob, duquel il est dit au livre de la Sagesse : *Dedit illi scientiam Sanctorum*, parce qu'elle sanctifie ceux qui l'apprennent, & qui s'en fervent. Il est du devoir de tout Chrétien d'avoir cette science sur toutes les autres, puisqu'elle est la plus nécessaire, la plus noble, & la plus excellente : mais n'est-ce pas un malheur déplorable, de voir dans le monde des hommes de grand esprit, d'un genie élevé, & d'une conduite admirable dans toutes les affaires du siècle, être si grossiers & si ignorans en celle de leur salut? On en voit qui sont capables de gouverner des mondes entiers, qui ont une politique raffinée, qui pénétrant jusqu'au fond les intrigues les plus embrouillées, qui n'entreprennent rien dont ils ne viennent à bout, & qui néanmoins vivent dans des tenebres aussi épaisses que celles de l'Egypte en ce qui regarde leur salut, & les biens ou les maux de l'éternité. On peut dire le même par proportion des sçavans du monde, qui s'occupent incessamment à l'étude des sciences, & à la considération de tout ce que le ciel enferme dans son enceinte; mais qui ignorent la science du salut, qui est celle des Saints: ils sont instruits de bien des choses du monde; mais ils ignorent les voyes de la sainteté & de la justice, qui sont les voyes de Dieu. Il est encore plus étrange d'en voir qui s'adonnent à la recherche des perfections divines, & à l'étude de la Theologie, & qui veulent sçavoir les voyes de Dieu, se contentant d'une simple & sterile speculation; sans se mettre en peine d'apprendre comme il faut se conduire dans le chemin du salut. Ils sont du nombre de ceux dont Dieu se plaignoit autrefois par le Prophete Isâie: *Me de die in diem querunt, & scire vias meas volunt.* Ils forment de jour en jour des questions touchant les decrets & la providence de Dieu. Ils veulent sçavoir comment il se conduit au gouvernement du monde, & à l'égard des prédestinez & des reprovez; ils sont profession d'enseigner les sciences les plus sacrées, sans avoir peut-être jamais appris à bien vivre, & à mettre en pratique ce qu'ils enseignent. *Le même.*

Isaïe 58.

Sçavans orgueilleux & sçavans humbles, quand ils cherchent la science du salut,

Avez-vous jamais vu un de ces sçavans orgueilleux? C'est le fardeau le plus pesant que la terre porte, ils sont tout pleins d'eux-mêmes, ils se flattent, ils s'applaudissent en tout; au lieu qu'un véritable sçavant, j'en tends de cette science du salut, s'abaisse dans sa propre connoissance. Il n'a jamais que des sentimens moderez de ce qu'il fait; le torrent de l'estime publique qui entraîne les autres, ne l'ébranle pas seulement. Il a compris que l'unique science est celle du salut, que tout le reste n'est qu'un vain amusement; que ces lumieres ne sont au plus semblables qu'à ces feux qu'on voit briller pendant la nuit, qui au lieu de nous découvrir le précipice nous y font tomber, si nous nous laissons conduire à leurs fausses lueurs. Pourquoi tirer tant de vanité de quelques legeres connoissances que nous n'avons acquises qu'à force de travail, & que nous ne cultivons qu'avec bien du soin, puis qu'elles ne sont pas à nous; & pourquoi faire comme ces laboureurs ingrats, qui n'attribuent l'abondance de leurs moissons qu'à la force de leurs bras, sans regarder le ciel, qui en couronne leurs champs? Il faut porter sa vûe plus loin, & aller reconnoître ces sciences dans leur source; c'est-à-dire,

dans Dieu même, qui les a tirées des tresors inépuisables de sa sagesse pour nous les donner, non pas certes afin que nous les employions à des usages si prophanes. Ce ne sera pour nous qu'un plus grand sujet de crainte, si nous nous perdons avec tant de lumieres. *Le même, discours quatrième.*

On voit peu de sçavans sans quelque attache à la gloire qui accompagne la science, sans quelque jalousie, ou secrète ou déclarée, qui allume entre eux des démêlez, & les porte à obscurcir mutuellement leur merite. L'égalité ou l'inégalité dans la doctrine, est presque toujours la source d'une delicate chagrine, qui leur tient les yeux ouverts pour appercevoir leurs erreurs, & s'en faire des reproches reciproques. L'on ne cede pas volontiers en matiere d'érudition. Comme l'émulation a beaucoup de part à la peine que coûte l'étude, l'envie entre aussi pour beaucoup dans son succès. Dès qu'on se mêle des lettres, l'aveu qu'on seroit obligé de faire que l'on n'y réussit pas, est trop humiliant, & des personnes qui esperent des fruits heureux de leur application, ne sçauraient presque convenir, qu'ils n'en ayent recueilli une mesure pareille. *Livre intitulé: Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale.*

Quoi que l'instinct naturel de sçavoir soit commun à tous les hommes, il n'est pas cependant égal dans tous, puisqu'il est certain que les uns sont possédez de ce desir plus violemment que les autres; & comme il y a une tres-grande diversité de choses, qui peuvent être sçûes, & que tous n'ont pas les mêmes inclinations ni le même esprit, de là vient que nous en voyons qui s'adonnent plus volontiers à l'étude d'une science que d'une autre, non seulement par le choix qu'ils en font pour leur intérêt particulier, mais encore parce qu'ils sont naturellement plus enclins, & plus propres à une faculté qu'à une autre. Notre ame, dit S. Augustin, ne desire rien avec plus de passion que la verité: *Quid enim fortius desiderat anima quam veritatem?* mais parce que toutes les veritez ne sont pas égales, & que les unes sont plus nobles & plus excellentes que les autres, on a plus d'affection à celles qu'on estime davantage; on peut dire aussi que comme il y en a qui nous font d'un plus grand secours pour le salut, & qui ont plus de rapport au culte de Dieu, c'est un bienfait signalé de Dieu, & un coup de prédestination, quand notre naturel est tourné de ce côté-là, & que nous les cultivons dans cette vûe. *Le P. Duneau, Sermon pour le Dimanche dans l'octave de l'Epiphanie.*

Ce n'est pas ici le lieu de parler des abus qu'on fait des sciences, il y a des livres entiers composés sur ce sujet, qui découvrent la vanité des sciences, de la maniere qu'elles sont traitées par la plupart de ceux qui en ont écrit. Les uns ont enseigné le mensonge au lieu de la verité, & se sont trompez eux-mêmes avant que de tromper les autres; les plus habiles sont sujets à se tromper, quelque effort qu'ils fassent pour s'en garantir. Il y en a d'autres qui à force de vouloir raffiner, corrompent tout ce qu'il y a de meilleur dans les sciences, avec de vaines subtilitez, qui n'ont rien de solide, & qui ne servent qu'à embarrasser les esprits. D'autres n'ont ni methode en ce qu'ils enseignent, ni talent pour s'expliquer, toutefois on ne peut pas les accuser d'être méchans ni malicieux s'ils pensent bien faire, puisque leurs erreurs

Les sçavans ont toujours quelque jalousie les uns contre les autres, ou quelque démêlé.

Tract. 362 in Joann.

De l'abus que l'on fait des sciences.

font purement dans l'entendement, & nullement dans la volonté. *Le même.*

L'utilité de la science pour s'acquitter des charges & des emplois de la vie civile.

Il est nécessaire de faire concevoir aux jeunes gens une grande idée de leurs études, & pour les obliger de s'y appliquer fortement, leur faire entendre que c'est pour les rendre capables des emplois auxquels leur naissance les appelle, ou qu'ils peuvent obtenir un jour par leur bien, ou par leur mérite. On doit leur faire comprendre que la fonction de ces charges, qui les attendent, demandent un esprit cultivé par les sciences; & qu'il n'est pas possible d'y faire son devoir avec honneur & avec distinction, par le secours des seules lumières naturelles. Qu'il ne suffit pas d'être honnête homme, & d'avoir de la religion pour s'en acquitter dignement; mais qu'il faut encore être éclairé; & que sans cette condition on y fait une infinité de fautes qui font un tort considérable au public, & qui exposent celui qui les fait, au mépris des gens de bien. Enfin qu'à quelque condition qu'ils soient destinés, les sciences leur sont absolument nécessaires, & qu'ils ne sauraient presque être capables de rien s'ils n'ont étudié. *Liv. intitulé: De l'éducation des enfans par J. Pic.*

Combien la science est nécessaire aux Ecclésiastiques.

Ceux qui embrassent la profession Ecclésiastique, ne peuvent aspirer aux moindres fonctions, ni aux moindres dignitez de cet état, sans le secours des sciences. Un Ecclésiastique doit être considéré comme une source inépuisable de doctrine, les Chrétiens se devant conduire par ses conseils aussi-bien que par ses exemples, & s'il ne prend soin de s'instruire & de se remplir, il ne sauroit leur communiquer les lumières qu'ils attendent de lui. Enfin si de quelque profession que l'on soit, rien n'est si honteux que d'en ignorer les devoirs, & des'en acquitter grossièrement faute d'avoir puisé dans les sciences les lumières qui sont nécessaires pour ce-

la; que peut-on penser, & quelle idée avantageuse peut-on avoir d'un Ecclésiastique sans étude, sans capacité? comment s'acquittera-t-il dignement des emplois qui sont nécessairement attachés à cet état? *Le même.*

Un homme est, si vous voulez, un abîme de science, il n'ignore rien, il a reçu l'intelligence, la pénétration des divines Écritures; il parle, il écrit, comme le peut faire celui qui a toutes ces connoissances. Cependant, si son cœur est sec, s'il est vuide, s'il est destitué de cette foi vive, qui est le principe de toutes les vertus, de toutes les dispositions, & de toutes les qualitez saintes; c'est un arbre qui ne rapportera aucun fruit non plus que s'il étoit mort, &c. *L'Abbé de la Trappe, dans ses Reflexions morales sur l'Evangile de Saint Luc.*

La science sans la piété ne fait aucun fruit pour le service de Dieu.

Un homme d'études s'appliquera aux sciences, & y trouvera du goût; mais jamais il n'excedera par une avidité déreglée, ni dans le choix de ses études, ni dans le temps qu'il y donnera; prêt à tout quitter aussi-tôt que Dieu l'appellera ailleurs, ou prêt de s'appliquer à tout autre genre d'étude, dès qu'il espérera pouvoir par là se mettre en état de glorifier Dieu davantage. Jamais d'étude qui ne soit que pour l'amusement, ou pour la simple curiosité, & beaucoup moins qui puisse amollir l'esprit, faire l'imagination, rompre le cœur; loin certaine attache, qui fait qu'on quitte tout, & Dieu même, ou qu'on fait tout autre chose avec empressement, & d'une manière superficielle pour retourner plus vite où entraîne la nouveauté, l'avarité, le desir excessif de sçavoir, dont on s'est rendu esclave: en un mot, le goût de la volonté de Dieu l'emportera sur le goût de l'étude. Voilà étudier chrétiennement, tout autre goût d'étude est imparfait, s'il n'est pas mauvais. *Le Pere Surin, dans ses Dialogues spirituels. Tome 3.*

Manière d'étudier chrétiennement.

E X E M P L E.

LA FORCE DE L'EXEMPLE EN GENERAL;
Bon Exemple; bonne Edification.

AVERTISSEMENT.

MOn premier dessein, en pensant à traiter de la force & du pouvoir de l'Exemple, étoit de joindre dans un mesme titre, le bon & le mauvais; comme en plusieurs autres matieres, j'ai réuni les deux contraires, comme appartenans au mesme sujet: mais ce projet m'a ensuite paru d'une trop vaste étendue dans l'exécution. Ainsi nous remettrons à parler du mauvais exemple, quand nous parlerons du scandale; là on pourra voir ce que nous en dirons, si on aime mieux joindre l'un & l'autre dans un mesme corps de discours, comme font plusieurs Prédicateurs.

Pour ce qui regarde le bon exemple, nous n'en pourrions parler qu'en general, sans l'attacher à aucune vertu particuliere; parce que chacune nous porte à la pratiquer, & à imiter ceux qui s'y sont rendus recommandables. Tellement que ce sujet ne tend qu'à exciter tous les Chrétiens à travailler à l'édification du prochain, par une vie exemplaire, exempte de reproche, & qui, par une exacte observation de tous les devoirs de son état, porte ceux qui seront témoins de leurs actions à s'en rendre les imitateurs; à quoi Saint Paul exhortoit souvent les premiers Chrétiens.

Ce sujet, du reste, quoi qu'il paroisse un peu vague, peut estre tres-utile, puisqu'il renferme tous les devoirs de la vie chrétienne, & a toujours été regardé comme le premier devoir de la charité envers le prochain, comme le moyen le plus propre & le plus efficace pour contribuer à son salut; & enfin, comme une obligation indispensable à un Chrétien, qui n'étant pas seulement pour lui seul, mais encore pour les autres, trouve dans le bon exemple le moyen universel de satisfaire à cette pressante obligation.

P A R A-